

Régis MOULU

← **Synopsis** →

Avec notre vocabulaire osseux



Pièce de théâtre - *Comédie solennelle*

Ed. Le Chercheur d'Arbres,
Collection Les orfèvres du théâtre contemporain, 2011

Pour contacter l'auteur :

Mél : moulu.poids.plume@orange.fr

Site : <http://regis.moulu.free.fr>

N.B. : Avant toute représentation, il est conseillé de demander l'autorisation et de s'informer sur les droits d'auteurs à envisager auprès de l'écrivain lui-même via son mél ou par exemple la Cie du Chercheur d'Arbres au 06 69 36 17 63 (car, étant metteur en scène qui monte aussi ses propres textes, il est non-membre de la SACD afin de mieux disposer de ses droits et de les moduler selon les demandes)

Photo en 1^{re} page : "Notre squelette véritable", collection R. MOULU.

Anouk souffre de l'absence définitive de son conjoint. Résultat : elle s'épanche auprès de sa meilleure amie, Clarisse... qui, elle-même, vit une séparation d'avec Gonzague ! Du coup, cette dernière trouve ingénieux de pousser ce dernier dans les bras de la première, histoire de la soulager. Belle réussite, ces deux-là vont s'aimer. Néanmoins, elle ne tardera pas à se rendre compte qu'elle aussi aime Anouk ! Et ces deux-là vont s'aimer également !

Pour asseoir cette situation inédite, tous trois se lanceront alors dans un « troupe » – couple à trois – puis dans l'achat d'un café-hôtel-snack, lieu de leurs multiples rendez-vous passés jusqu'au moment où...

← **Notes de l'auteur** →

Cette pièce est une comédie solennelle tant beaucoup de répliques pourraient sonner la fin de l'histoire engagée. En effet, les protagonistes ont un naturel à aller à l'essentiel en s'exprimant de façon affirmée et sincère. Ils vivent, de plus, au ras de leurs désirs et dans la conscience de leurs peurs, ce qui ne peut que rendre leurs idées saillantes et leurs vocabulaires osseux.

Le sujet sérieux du « couple qui se fait et qui se défait » hantera cette pièce comme pour mieux sonder et exposer les âmes qui les/nous habitent. En définitive, cette œuvre ne serait-elle pas un plaidoyer pour que le mystère que contient l'Amour subsiste et pour que, si le hasard existe, on l'appelle de façon indubitable « poésie » ?

← Du même auteur →

● **Théâtre**

- Les vides encombrants, *Le Chercheur d'Arbres*, 2010
- La vraie magie, c'est de léviter, *Le Chercheur d'Arbres*, 2009
- Garder son élan, jeter son couteau, *L'Harmattan*, 2005
- Femmes se désaltérant - L'huître décapitée,
Le Chercheur d'Arbres, 2004
- Avignon est une mort nécessaire (*forme courte - collectif*),
Éd. de la Gare, 2003
- 2 faces en 3 D (*forme courte - collectif*), *Éd. de la Gare*, 2002
- Bientôt ma bouche vaudra très cher (*forme courte - collectif*),
Éd. de la Gare, 2001

● **Théâtre expérimental**

- Le vitrail aime la chair (*répliques faites de dessins émotionnels*),
Le Chercheur d'Arbres, 2008

● **Théâtre poétique**

- Concert d'hormones, *Le Chercheur d'Arbres*, 2009
- Tout recommencer sur Titan, *L'Harmattan*, 2006
- Chercheurs d'arbres, *Caractères*, 2001

● **Poésie**

- Les Ultraterrestres, *Unicité*, 2010
- Cœur mayonnaise, *Hélices*, 2008
- Un coucher de cerise, *Librairie Galerie Racine*, 2001

- *Textes en ligne* & autres informations sur le site

<http://regis.moulu.free.fr>

← Les rôles →

Pour trois comédiens, soit **2 FEMMES & 1 HOMME**

Protagonistes de la pièce :

- **Anouk** : a pour meilleure amie Clarisse
- **Clarisse** : compagne de Gonzague ; a pour meilleure amie Anouk
- **Gonzague** : compagnon de Clarisse ; ne connaît pas Anouk

Autres personnes évoquées :

- Christophe : *compagnon d'Anouk.*
- Des figurants (clientèle du café-hôtel-snack) : *pour renforcer la théâtralité des trois rôles principaux, il est préférable qu'ils soient des mannequins, des figures en carton, des robots, des projections vidéo, des posters, des ombres, des sons ou des symboles.*
- Une voix off : *relaie l'annonce que ferait une personne travaillant dans le théâtre où la pièce est jouée.*

← Distribution au fil des scènes →

	scène 1	scène 2	scène 3	scène 4	scène 5	scène 6	scène 7	scène 8	scène 9	scène 10	scène 11	scène 12	scène 13	scène 14	scène 15	scène 16
Anouk	●	●	●	●	●	●	●	●	●	●	●	●	●	●	●	●
Clarisse	●	●		●		●	●	●			●	●	●	●	●	●
Gonzague		●	●	●		●			●	●	●	●	●	●	●	●

- Présence avec texte

— La pièce —

SCÈNE 1

Décor d'un café-hôtel-snack avec terrasse, un peu défraîchi : Le lion d'or. Deux copines, Anouk et Clarisse qui porte des hauts talons se croisent devant cet établissement. Avant même de s'installer à une table en extérieur – ce qu'elles ne feront pas –, Anouk se débonde. Autour d'elles, quelques clients se languissent, chacun seul à sa table.

Anouk. – Mon amie, ma chapelle bon secours, j'ai rêvé de te trouver ici et tu y es. J'ai une douleur qui agit en moi comme un pressoir, elle corrode mon corps tout entier. Une flaque de sang qui bat, je deviens ! Je suis sûre que ça se voit, heureusement que je t'ai aperçue ! Et rejointe ! Restons simples, Clarisse : j'attends beaucoup de toi, tout ! Intéresse-toi à mon être sinon je plonge !... Mais dis quelque chose, on dirait une assiette de purée !!

Clarisse. – *(pour elle-même)* Avais-je toujours bien fait de l'écouter... quand bien même utiliserait-elle mon surnom préféré ?! « Cette fois-ci je ne préférerais pas t'entendre » eus-je envie de dire, consciente que mon silence serait pour elle la meilleure des troussees à pharmacie ! Et puis c'est tellement mieux d'être autonome. En fait, elle m'embarassait, que faire ? Car guérir et moi, ça fait deux, sauf si parler c'est guérir. Et ça tombait bien, car je suis une grande bavarde, quasiment un chaman de la parole ! Oui, ma langue comme un tremplin ! encore et toujours ! Et c'est là que tout a basculé...

(à Anouk) « Tu es mon amie », lui ai-je déclaré, sans réfléchir. Va donc prendre un bain, ma petite grassouillette, tu léviras dans l'eau et le bien-être ! Tu verras, Anouk, ça gagne très vite les os, ça ne peut que te changer en profondeur ! C'est ce que je fais, moi, depuis des années, et

si ça ne suffit pas, dis-toi qu'il y a constamment Quelqu'un au-dessus de nous, quelqu'un qui nous voit ! Penses-y tout le temps, même en te maquillant et tu finiras par oser le nez rouge ! *(Elle rit.)*

(à elle-même) Ouf, j'ai su rester forte... même si j'ai dû dire quelques conneries !

Anouk. – *(écoeurée)* Ce n'est pas un jeu, Clarisse ! Comme tu t'es endurcie ! Bonbon acide, va ! Alors que les épreuves de la vie me boxent, toi tu pètes effrontément la santé, tu ressembles à un parc naturel au milieu d'un champ de bataille ! Bigre, quand on a autant de richesses que toi, on se doit d'être pour les autres un vrai terreau de générosité !! Et voilà grâce à quoi je peux être sauvée ! À la place, tu... Oh, excuse-moi, Clarisse, surtout ne change rien, pose seulement ta main sur moi et sens, sous ma peau serrée, ce corps agité, accidenté. Au voleur, au voleur, je ne suis plus moi-même, ça me rend folle ! Aide-moi, Clarisse, sois mon sextant ! Et plus de froufrous entre nous : tout drame invite chacun à viser l'essentiel. Fais donc quelque chose de fort, ma petite chapelle : tu es ma dernière boîte à espoirs, je ne le répéterai jamais assez, *bis repetita... (Et elle pleure.)*

Clarisse. – Bon, ben Anouk, j'ai compris le cœur de ton message, vu que mon corps de femme agit comme une antenne râteau !

Anouk. – Chouette, je respire mieux, je reprends même mes esprits !

Clarisse. – Et puis tes yeux de poisson japonais ne sont pas muets : tout ce qui infuse en toi s'y voit !... Tu ne vas quand même pas avorter, ma petite chérie ?!

Anouk. – Quelle catastrophe ! Je suis déçue ! équarrie !... Pile à côté !

Clarisse. – S'il te plaît, ne fais pas la jeune, le drame dans le drame, ça n'apporte rien... si ce n'est du mauvais théâtre ! Pardonne-moi seulement d'avoir présumé de ta décision, c'est vrai, elle n'appartient qu'à toi, mais sache qu'à la clinique je serai là...

Anouk. – Mais que vas-tu t'imaginer, et ma souffrance s'accroît ! Caramba, j'ai tout pour exploser ! « Ma chérie » disais-tu, tout à l'heure !

Ô malheur impalpable qui me touche en ce jour, ô malheur que tu as grossi... Me voilà au cœur d'un cauchemar que je vis en plein jour et qui me reviendra en tête toutes les nuits !

Clarisse. – MAIS BON DIEU, ACCOUCHE, ANOUK, JE NE COMPRENDS RIEN DU TOUT !... sauf que ça te défoule.

Anouk. – D'accord, mais je ne te le dirai qu'une fois : Christophe-mon-chéri part donc au travail ce matin – sans tendresse pour moi, bref, ça c'est une autre histoire –, il est en déplacement pour accomplir une mission impossible..., CAR NUL N'EN EST REVENU !! Mais comme tout passionné, il est aveugle, CE SERA DONC SA MORT ASSURÉE ! Lui, il voit surtout qu'il sera bien payé, mais un mort ne profite de rien, Clarisse, sinon ça se saurait. Et voilà pourquoi j'ai les organes tout mélangés ! Bigre, je ne sais depuis comment je parle, et avec quoi je marche alors que je vois bien que, et je marche, et je parle ! Oh ! là ! là ! comme c'est vraiment n'importe quoi, tout ça ! Et puis, tu verrais comme je suis devenue sensible : comme une huitre adolescente, je me rétracte sans cesse et pour moi chaque nouvelle information est citron ! (*tragique*) MAIS SERAIT-IL VENU POUR MOI LE TEMPS DE BÂILLER ?!

Un instant durant lequel Clarisse attend qu'Anouk redevienne « consciente ».

Clarisse. – (*avec énergie*) Bon, ben, là, on peut dire que tu as mis le paquet ! « Oui, tu n'y survivras pas », c'est ce que tout le monde te dirait ! Mais, hors de moi cette idée, car je t'obligerai à jouir des vertus de la parole libérée ! Ton salut, Anouk, c'est ta langue : elle peut tout exorciser, elle peut tout laver, et elle te lavera de tout ! D'ailleurs, la vérité, c'est que nous ne nous sommes jamais tout dit ! Faisons donc subito cette saignée de mots jusqu'à ce que nous manquions de salive ! Papotons, papotons, ça va te soigner, allez, je commence, j'ai deux secrets : le premier, mon fiancé s'appelle Gonzague, le second, on vient de se quitter, il en a marre de moi, « gnagnagna gnagnagna, tu n'as plus de mystères pour moi », qu'il dit, « adieu ! » qu'il ajoute, et la porte a claqué, un cadre est tombé. Cassé ! C'est arrivé il y a vingt-neuf minutes, depuis j'ai bien senti l'âge

que j'avais, bougeons, Anouk, s'il te plaît bougeons sinon il n'y aura plus que les cercueils pour nous draguer !

Anouk. – Oh ! là ! là ! pour sûr qu'on va marcher, Clarisse !... Désolée...

Elles commencent à déambuler, bras dessus, bras dessous, mais Anouk marque un arrêt en lançant :

Anouk. – T'ai-je dit que Christophe est spéléologue ?

Clarisse. – Première nouvelle ! Mais tu as d'autres secrets secrets ?

Anouk. – Oui, sa mission confidentielle : il est parti explorer un trou noir dont j'ai oublié le nom... Y pousse depuis des siècles un cristal rare et très ressourçant : qui le renifle voit l'éternité en privé... Enfin, c'est ce que j'ai compris ! Bigre, et dire que Christophe va mourir pour un caillou, je suis dégoûtée !

Clarisse. – Mais de quel Christophe me parles-tu ?

Anouk. – MAIS DU MIEN, ENFIN, IL N' Y EN A QU'UN !

Clarisse. – Tu vois, là, Anouk, tu n'as rien saisi : en te disant ça, je t'invitais simplement à ne plus le voir comme quelqu'un d'unique. Et pourquoi ne te distu pas que c'est toi qui l'as quitté ? Allez, affirme-toi, Anouk, tu es une femme du futur, non ?! Et avançons, maintenant ! (*Elles se remettent à marcher.*) Bon, on se revoit demain ? même lieu ? même heure ? (*chuchoté*) Et si d'ici-là tu as un passage à vide, pour changer des bains, fais comme moi, mets des hauts talons : à être autant en l'air, j'ai l'impression de prier, même sans y penser ! Gain de temps, non ? (*Et elle part, heureuse, en laissant en plan Anouk.*)

SCÈNE 2

Le lendemain. Gonzague se trouve dans le même bar, mais à l'intérieur, sous une verrière. Il a une moustache et une cigarette aux lèvres. Il est 11 heures pour tous. Clarisse ne tarde pas à le rejoindre. Elle est habillée en « cigale subtile », dirait-elle d'elle-même, en tout cas tel est son espoir... Il y a maintenant une foule de clients, mais toujours atomisée.

Clarisse. – Alléluia, je te savais là, Gonzague ! Que ma présence soit pour toi comme un chant de cigales mélomanes !

Gonzague. – Je t'ai vue arriver dans mon verre : le reflet. Tes phrases vont-elles agir sur moi comme l'alcool qu'il contient ? J'ai peur des rengaines. Et pourtant elle m'est de plus en plus étrangère, notre vie passée : notre rupture est à ce titre une vraie réussite. Ne me dis rien, Clarisse, je suis impossible, je sais, et exubérant. Le cheval à tête de chien s'élança comme d'autres s'électrocutent : avec générosité ! Et ce cheval, c'est moi ! Tu sais, j'ai mis du temps à m'apprendre, à me comprendre, à m'accepter, alors « pas touche » à ce qui est resté debout en moi après notre gros flirt ! Renoncer à savoir qui on est, est, certes, moins dangereux, mais hors de moi cette idée en pantoufles !

Clarisse. – Oui, c'est bien... Mais ne crois surtout pas que je sois venue te demander un retour en arrière, nous nous sommes quittés, Gonzague, bon, ben c'est fini ! Enregistré ! S'il suffisait de fermer les paupières pour que la réalité disparaisse comme si elle n'avait jamais existé, ça se saurait et je l'aurais déjà fait. Non, moi je suis concrète, j'aime la vie et j'aime parler... Mais on peut aussi se voir sans s'aimer et sans se parler, qu'en dis-tu ?! Je monologuerai, voilà tout... Tiens, tu as une moustache ! Et peu importe si tu m'as laissée comme une bouteille de champagne après son choc contre la coque d'un navire à inaugurer qu'aurait été notre amour ! Que les aventures épanouissantes commencent toujours après moi, je m'y suis faite, c'est inutile d'en faire un malaise, je comprends que c'est ma croix ! Je dirais même mieux : je l'accepte sans grimace, car je suis une femme bien. Ce qui m'amène d'ailleurs le prouve : comme portée par le

cintre du devoir, j'ai quelque chose à te demander... Cela dit, attention Gonzague, c'est crucial, je te conjure de faire aussi bien que les chimpanzés, soyons donc super solidaires, (*en s'emparant du verre de Gonzague, pour être plus démonstrative*) et vois aussi comme je te déclare tout cela avec la fragilité du verre qui voit le sol se rapprocher...

Gonzague. – Mais « solidaires » pour quoi ? expose... et repose le verre, s'il te plaît !

Clarisse. – Bon, ben, Anouk souffre, et Anouk est ma meilleure amie. Oh, tu ne la connais pas, Anouk, car elle t'aurait bien plu, Anouk, et c'est pour ça que je me suis gardée de te la présenter... Anouk ! Bref, c'est son compagnon, Christophe, qui a été comme emporté par son travail : mission improbable, retour sans espoir, pronostic vital engagé, bref, le nouveau cobaye des entreprises est arrivé. Miséricorde, si ce genre de truc se multipliait, comprends-tu que notre espèce pourrait disparaître ?! Oh oui, c'est con, et c'est même doublement con puisqu'il y a Anouk aussi, une femme de chairs qui se disloque à vue, je l'ai constaté hier, je te jure que c'est très moche : ses angoisses vont l'exploser ! Et moi d'être morte de peur à l'idée que tu refuses cette proposition : la séduire, en fait, la sauver ! Mets donc ton orgueil de côté, Gonzague, ou mieux, use-t'en comme d'un glaive qui lui redonnera vie, espoirs et joies profondes ! Si tu me respectes, accepte... (*chuchoté*) et surtout fais croire que cette idée vient de toi ! (*normal*) Souffrant de la voir souffrir, j'espère que tu seras soulagé de me voir soulagée... en cas de réussite, mais a-t-on encore le choix ?

Gonzague. – Tu es folle, Clarisse... et c'est avant qu'il aurait fallu l'être !

Clarisse. – Ne dis donc pas des trucs comme ça, c'est justement ça qui me rend folle... Alors ?

Gonzague. – Euh... elle est comme toi ?!

Clarisse. – Si tu es myope, oui ! Allez, aie l'abnégation joyeuse et conquérante ! Si tu acceptes, je te promets que j'entérine notre séparation : plus jamais je ne t'aimerai consciemment, alors ?

Gonzague. – Bingo, j'ai compris : c'est un test !

Clarisse. – Non là je t'assure que j'ai le cœur en paupiette... Bon sang, Gonzague, regarde-moi, si tu ne me crois pas ! *(Elle repose le verre.)*

Gonzague. – *(après un temps)* Oui, je te crois. Mais à présent, laisse-moi seul pour réfléchir. Et si la prochaine fois qu'on se voit dans ce café, j'ai une chemise jaune, c'est que je dis « oui » à ta proposition... et « oui » à ton désamour pour toujours. *(Il renverse son verre, sans le faire exprès, ce qu'il ne remarque même pas.)*

Clarisse. – J'aimerais ajouter que j'ai confiance en toi et en ton humanisme, nous avons tous cela en nous, qu'on le veuille ou pas. Attention, voilà sa photo ! *(Elle lui tend une photo d'identité d'Anouk.)* Car tu la trouveras en ce lieu, je l'y enverrai. *(Il découvre le document.)* Et la regarder, c'est déjà se mettre au boulot, non ? Vois comme sa sensibilité saute aux yeux, tel un ballon rouge dans un corridor blanc. Allez, adieu !

Elle s'éloigne...

Clarisse. – *(pour elle-même)* Mon Dieu, comment ai-je fait pour lui demander ça !? Il faut vraiment que j'aime Anouk ! Allez, taïaut, taïaut !

Gonzague. – *(pour lui-même, en épongeant avec une serviette en papier le contenu du verre répandu sur la table)* Les principes qui m'ont fait avancer jusqu'à aujourd'hui sont un iceberg qui vient de se fendre en deux. Flûte, je me retrouve écartelé, avec un pied de chaque côté et le sexe pendu au-dessus du vide... Bizarrement, j'existe plus que jamais !

SCÈNE 3

Quelque temps après, dans le même café, côté terrasse alors que le soleil est au plus haut, la température monte. Photo en main, Gonzague repère Anouk et s'installe à la table voisine. « C'est bien elle ! » se dit-il. Anouk porte des platform shoes.

Gonzague. – On n'a jamais été présenté, Mademoiselle. On ne s'est jamais parlé non plus. Je m'appelle Gonzague, l'ex de Clarisse. Vos yeux comme des émeraudes ! Vous et moi sommes mystérieux, n'en faisons pas un plat, juste un désir réciproque ! Comme les tentacules de la lumière matinale, vos cheveux ! En dessous, ce corps d'albâtre qui vous fait prendre la pose ! Miroitant comme le cognac dans un verre de cristal, votre peau ! Et que dire de ces perspectives de jambes qui se déplient, mis à part qu'elles sont vôtres ! S'ajoute aussi un chapeau noir, noir de soucis, qui vous pèse comme une marmite qui est, à mon sens, bien trop voyante ! Je peux être l'oreille près de votre bouche, si vous voulez, et la main douce comme une écharpe de soie sur votre cou, il suffirait de me les demander et hop, tout apparaîtrait ! Ou le cœur qui remplira de bonheur vos poumons, à la première minute où vous le formulerez ! Les rêves, moi, je les cristallise en réalité, car oui, vous m'inspirez ! Et votre chair qui me crie « je ne veux que ça, je ne veux que ça ! ». Cette nuit ou jamais, Anouk : de la sorte nul hasard ne se mettra plus entre nous quand nous nous recroiserons !

Anouk. – C'est vrai que vous voir si exalté m'encourage. Vous êtes entreprenant, Gonzo : belle partition, grande tirade ! Vous vous êtes tellement bien préparé que j'ai cru que vous improvisiez ! C'est simple, mon instinct de survie en tremble encore ! Vraiment, bravo ! Mais je dois aussi vous avouer que Clarisse m'en avait informé : c'est elle qui vous pousse dans mes petits bras tout blancs. Résultat : vous venez de faire de l'amour prémédité et attendu ! De belle façon, certes, mais « prémédité et attendu ». Pour moi, jeune homme, soyez averti que tout calcul est une intelligence bête, une estocade sans lendemain. Je vous signale aussi que

Christophe-mon-chéri vient peut-être de mourir à l'instant. Veuve, je deviens. Badaboum. J'apprécie Clarisse et sa solidité qui la fait toujours retomber sur ses pattes... tel un amas de spaghettis ! *(Elle rit.)* Mais il ne faut jamais présumer de rien, *(chuchoté)* il y a Christophe, là, sur mon épaule...

Gonzague. – Ne demeure pour moi qu'une maigre consolation : venir en aide rend toujours beau ! Excusez l'aveu de faiblesse qui va suivre, mais je dois vous proclamer que l'amour guérit de tout, je ne le sais que trop, j'en abuse, j'y voue ma vie et je le dépense même sans compter. Seule limite à ce don : rester à l'échelle humaine, malheureusement, pour ne pas devenir suspect ! Peut-être ai-je trop de couleurs en moi ?! Car c'est vrai, elles fulminent de trop comme un troupeau excité d'aller boire au ruisseau ! Chiche, Anouk, échangeons nos chaussures ! En mettant ces mocassins, vous pourriez me connaître vraiment ! Car en moi, nul mensonge, juste une sincérité abrasive et nue, testez donc mes pompes, vous dis-je !... Et puis il y a aussi que vos semelles m'obsèdent ! m'obsèdent !

Anouk. – C'est une idée de Clarisse pour être plus haute, moins seule... Mais vous me troublez, on ne se connaît pas et pourquoi y a-t-il déjà cette sincérité si conquérante entre nous, Gonzo ?! Et pourquoi aussi suis-je tout à coup si complice avec vous ?!... et malgré moi ! *(parlant de l'échange de chaussures)* Oui tant pis, faisons !

Anouk met alors les mocassins à glands de Gonzague ; ils sont de belle qualité et de couleur prune...

Anouk. – Et vous pensez qu'avec une telle pointure, je suis en vous ?!

Elle semble déçue. Gonzague chausse à son tour et avec soin les souliers d'Anouk...

Anouk. – ... Et vous, en moi ?! *(De cette autre situation, elle s'en amuse mesurément.)*... Caramba, mais vous rigolez généreusement !

Gonzague. – Oui. Et maintenant, « lève-toi et marche » comme dit l'homme magicien... S'il vous plaît, Anouk, maintenant que vous êtes en

moi, livrez-moi ce qui vous vient à l'esprit, là, sans réfléchir, on ne se comprendra que mieux et plus vite !

Anouk. – *(en se levant)* Heureusement que je ne connais personne ici... à part vous ! et que personne ne cherche à me connaître... à part vous ! *(Elle marche et s'émoustille de constater sa nouvelle démarche.)* Vous me faites faire de ces trucs, vous ! Mais pourquoi ne vous répondez-je jamais « non », c'est terrible, ça ! *(Et elle rit avec honte.)*

Gonzague. – *(se référant à ses chaussures aux pieds d'Anouk)* Sentez l'assise qu'elles vous donnent et l'autorité que gagne votre buste... Laissez donc venir en vous cette facilité irrésistible à pouvoir interpellier tout le monde ! Alors, que ressentez-vous ? Et sauriez-vous m'imiter ?!

Anouk. – Mais fouillez dans mes poches tant que vous y êtes ! Non, je plaisante, car c'est tout de même très agréable d'être avec quelqu'un et dans ce « quelqu'un » à la fois ! Oui, je dois vous avouer que j'aime ça... C'est que je vous devine curieux et cinglé à la fois... *(Elle rit pour compenser son audace.)*

Gonzague. – Oui, c'est inspirant, vous êtes inspirante ! Et puis, en fin de compte, qu'est-ce qu'une rencontre si ce n'est marcher ensemble à l'intérieur de l'autre ? Vous me plaisez, Anouk. Je vois tout un jardin printanier qui émane de vous ; par les oreilles, les narines, jaillissent des abeilles, des feuilles vertes, du gazon, quels délices ! Un coup de soleil là-dessus et hop, tout s'ouvre, tout augmente, tout éclate ! Face à vous, je suis béat, heureux comme un vacancier ! Que faites-vous dans les vingt ans à venir, Anouk ?

Anouk. – Bon, vous, ça suffit maintenant, de parler de moi, là, comme ça ! Car je suis quand même la mieux placée pour me raconter. Déjà que j'ai un tas d'images qui me « ramonent sévère », vous n'avez pas idée ! Attention, les paroles qui suivent vont faire « kilos de viande rouge sur plat en Inox » vu que ça manque de mayonnaise dans mon cerveau ! Je parlerai donc comme ça me tombe sur la langue, plif-plof, ça fait : *(comme si elle avait une absence)* Assise dans le panier bulle que porte un grand cygne beige, je vole. Avec mes membres qui dépassent, d'en

dessous on dirait un pou épileptique. En contrebas, une servante a les mains dans le dos, attachées. Elle cherche pourtant à les tendre, à mendier, à espérer. Où est passée sa sébile ? Elle sert de genouillère. Son crâne est une cage d'os close, son derrière ressemble à une amphore ouverte. Elle excite ma curiosité comme une plume chatouillerait un corps de sable : l'édifice s'effrite. « Dans la nature, toute proie se mange la tête en premier », lui adressé-je, comme un avertissement. Mais dans la mare des événements qui se trouve à ses pieds, se distinguent déjà une fraise géante comme un nain adulte, des lézards en forme d'inquiétudes, et ce qui semble être une langoustine, à la verticale, qui veut passer pour une fontaine. Licornes et vieilles biques assécheront bien ce site, à force d'y boire goulûment. Oh ! là ! là ! tous ces aspirateurs de rêve ! Tant de préoccupations mettent mes méninges dans une cagoule de hibou. Je sue beaucoup. Est-ce normal de ne voir, en tout et pour tout, que marée montante de morts vivants ?! « Saute du cygne, attrape un cerf par ses branches et monte-le à cru », m'infligé-je. Jamais je ne me suis sentie aussi nue et sauvage que sur ce cervidé : d'ailleurs, je ne faisais plus que danser. En bordure de la sente que nous prîmes avec légèreté, se mirent à bouger tous les arbustes. Car bien déguisés étaient de gros rouges-gorges très colorés. Formant une haie d'honneur, ils me regardaient, mourant d'envie de picorer ma joie. Par-dessus tout, c'est la nervosité de leur spontanéité qui me fit peur. *(Revenant progressivement à elle.)* « Mais faudra-t-il encore longtemps se planquer dans le palais des courants d'air ou sous les nappes pour se sentir libre », tiens-je à vous demander, Gonzague. S'il vous plaît, considérons vraiment autrement les renoncules, les chapeaux melon et les estomacs cornemuses ! Est-ce trop fantasmer que d'imaginer ça !? *(Elle finit exténuée.)*

Gonzague. – Il faut dire aussi que l'air est très lourd ici, quelle folie ! Il ne faudrait pas que tout ça se sache, Anouk, soyez donc assurée de ma discrétion, je n'ai rien compris, ce n'est pas du tout ce à quoi je m'attendais en vous voyant mais j'ai réellement apprécié : d'ailleurs, je suis véritablement tombé sous votre charme ! Pour la dernière fois, cette nuit ou jamais, je n'y peux rien, c'est votre inspiration qui me tire à

présent par les orteils et qui se glisse sous mes vêtements ! Au fait, seriez-vous pareille une fois couchée, j'en rêve !

Anouk. – Oui. Je vous suis.

Ils partent ensemble chez lui. Il la précède comme pour la sécuriser au cas où elle chuterait (ils ont toujours les souliers de l'autre). En fait, à les regarder, c'est surtout lui qui marche avec difficultés ; pour preuve, « ses » chaussures commencent à être sérieusement abîmées, mais aucun d'eux ne s'en apercevra, trop préoccupé à faire coïncider leurs esprits excités. Ils marcheront même plus longtemps que ce qu'il faut puisqu'ils se tromperont de chemin...

SCÈNE 4

Dans la chambre de Gonzague qui est plongée dans le noir, ils s'y retrouvent épuisés suite à leur longue marche.

Anouk. – Voilà, je vous rends vos chaussures...

Gonzague. – Oui.

Anouk. – Je les mets où ?

Gonzague. – Dans le trou noir, là !

Anouk. – Mais il y en a partout, c'est attirant ! Marrant comme, dans la nuit, tout est joli ! Cette chambre me plaît beaucoup, elle fait vaste, très vaste et son décor est à la fois reposant et interchangeable ! Oh ! là ! là ! je sens venir en moi des tas d'images, Gonzague, ne bougez plus !

Gonzague. – « Tout moteur hurlant » : si vous êtes toujours comme ça, je ne vais pas cesser d'être attisé, moi ! Mais j'aime bien ça, ça m'électrise ! Ce que nous allons faire de nos vies me paraît maintenant très clair...

Anouk. – Contente de le savoir ! Ne vous méprenez pas sur ce qui va suivre, mais quand je panique, je dis n'importe quoi. C'est pourquoi ne me croyez pas et méfions-nous ! Là, par exemple, je panique, et tout mon corps galope malgré moi comme un nuage vampire. Bigre, c'est affreux, me voilà tendue comme une agricultrice qui part en vacances très loin de ses terres ! Pourquoi suis-je ainsi, Gonzague ? Et pourquoi votre folie ne m'émeut-elle que maintenant ?! (*chuchoté*) Il y a toujours Christophe sur mon épaule !

Gonzague. – Sans doute parce que vous êtes devenue plus légère, Anouk. Là, moi je vous sens bien, je me sens bien et je nous sens bien partis ! Sur le chemin qui nous menait ici, comme jamais auparavant, tout m'est apparu géométrique, incroyablement géométrique : le soleil qui se couchait était rond et généreux comme une orange sur une branche à ma

portée. Votre démarche ressemblait à un cours d'eau qui serpentait entre des tables-rochers puis les poteaux-arbres. Au final, je sens que votre présence me pousse vers le fondamental, et le fondamental passe par vous ! Frère et sœur de squelette, sommes-nous, inexorablement ! C'est que votre vérité est unifiante et mobilisante, Anouk ! C'est bien simple, par votre seule présence, je jouis déjà ! Oui, sans vous toucher, vous me faites revivre : je suis comme en voyage, dans des contrées vierges ! Je vous vois déesse, si je veux, et je me crois extrêmement puissant ! En plus, je devine que ce que je vous confie là, vous le savez déjà ! Considérez alors que le festival de notre bonheur n'attend plus que vous pour battre son plein ? Allez, basculez ! maintenant ! et je vous en serais très reconnaissant ! Car le moment de prélever un bout d'éternité vient de sonner pour nous !

Anouk. – Bon sang, que j'aime ce vocabulaire osseux qui vous agite, Gonzague ! Vais-je supporter cette effervescence, ce coup de boutoir en continu ? Des paroles à ce point dénudées me font peur. Et me séduisent tout autant. Me fixent. Voyez-vous, Gonzague, c'est l'heure de mon tilleul menthe, et voilà qu'à la place je me recoiffe nerveusement... pour rien ! Nous allons finir par être très sauvages, vous savez ! Mais on va plutôt mettre de la musique, ou alors chantez-moi quelque chose, Gonzo, sans tarder, de la variété par exemple, histoire qu'on se calme, parce que là, je sens bien que vous êtes déjà dans mon avenir, et moi, forcément, ça fait des tas de choses dans mon corps bien trop corseté ! Tel un fût perdu et ballotté en mer, me voilà sans repères ni destination ! Seriez-vous, Gonzague, la plage où je dois m'étendre ?! Le climat y est bon, c'est vrai, en cela aucun sacrifice ! Turlututu, je crois bien que c'est votre langue que vous me tendez, je me trompe ?!

Gonzague. – Diablesse de sincérité qui triomphera toujours de moi ! Oh, comme je vous sens proche, Anouk : tous nos points communs se seraient-ils déjà embrassés ! Acceptez que demain je vous montre de grands paysages et quelques insectes extravagants ! À bien les regarder, vous verrez qu'ils seront parés de couleurs que les meilleurs peintres mettent toute une vie à trouver... si ! si ! Nous serons alors petits, pour

ainsi dire rien, ces petits riens qui, parce que petits, savent plus que quiconque tout l'infini que contient le grand partage ! Et on s'en félicitera, je vous le parie, je vous le promets, ma main à couper !

Anouk. – C'est extrêmement nettoyant tout ce que vous dites, Gonzague, même archi-dépersonnalisant, et je sais bien qu'à ce stade toutes mes craintes devraient devenir peaux de chagrin, (*chuchoté*) mais Christophe est encore un peu là... Juste un peu ! Oh ! là ! là ! désolée d'en reparler, vous allez finir par me foutre dehors, Gonzague, et vous aurez bien raison ! Peut-être, d'ailleurs, vous dites-vous : « quelle fille à problèmes, celle-là », non ?

Gonzague. – Non, non, il fait chaud pour tout le monde ici, je meurs de soif, une horreur ! (*Il se lève... et se cogne dans une chaise dont il ne soupçonnait pas la présence.*) Aïe ! Auriez-vous déplacé une chaise, Anouk ?

Anouk. – Oui, pour mon boléro.

Gonzague. – Bravo ! De toute façon, à m'être fait mal, je sais maintenant combien j'existe ! Et vous, vous n'êtes que plus là, avec moi !!

Anouk. – Arrêtez, vous me faites mal ! C'est étrange mais j'ai froid. Excusez-moi, au début je pensais délirer, et puis non finalement, il fait vraiment froid...

Gonzague. – Et le squelette reprit une cigarette !

Anouk. – Pourquoi dites-vous ça, là, comme ça, dans le noir !?

Gonzague. – Vivre avec vous des choses si bouleversantes m'a donné l'envie de maintenir la tension ! Ça ne vous plaît pas ?!

Anouk. – Notre histoire le dira mieux que nous !... Oh ! là ! là ! j'ai quand même un sérieux problème pour savoir ce que j'aime, moi, non, vous ne trouvez pas ? C'est si fort que c'est, au minimum, sous-cutané !... Où est l'interrupteur, Gonzo ? L'auriez-vous démonté ?!

Gonzague. – Je l'ignore : dans des moments comme ceux-là, j'ignore tout SAUF QUE JE SUIS FOU DE VOUS, ANOUK ! (*comme pour une annonce de cirque*) Et maintenant, mes moustaches comme des fouets à la rencontre de vos pores qui se dilatent exagérément, oooh oui ! oui ! oui !

Anouk. – Ah non ! non ! non ! Ça me rappellera trop Christophe, rasez-la !

Gonzague. – Mais des Christophe, il y en a des tas, espèce de fausse prude ! Moi-même, j'aurais eu un troisième prénom, ça aurait été Christophe ! Bon et maintenant si vous commenciez par scier le passé sur lequel vous êtes assise, vous tomberiez plus facilement sous mon charme, non ?... (*avec jouissance*) Car le but de nos vies, ne serait-il pas de tout faire fondre, y compris soi ? Allez, employons-nous y, Anouk, employons-nous y ! Ma moustache, je la raserai demain, devant vous, au grand jour, mais là je m'en sers pour exciter votre...

Anouk. – Caramba, soyez vraiment assuré que votre présence me réaménage du sol au plafond, mais là, tout va trop vite avec vous : dans cet emballement, je vois surtout mes limites, « limites » qu'il convient d'appeler davantage « mes drames » ou « mes freins » (*et elle éclate en sanglots*)... Voilà, c'est malin...

Gonzague. – (*devant la nécessité pour Anouk d'avoir un mouchoir*) Ne vous embêtez pas, prenez le drap.

Anouk. – J'aimerais bien, je sens un tissu, mais je ne sais pas ce que c'est... peut-être bien le rideau !

Et elle finit par se calmer, par assèchement.

Gonzague. – Bon, si vous voulez, nous commencerons par vivre à trois, c'est-à-dire nous deux et le souvenir de votre Christophe... même si, à deux, ça suffirait largement !... Et comme ça, donc, ça vous va ? On peut s'êtreindre, maintenant ?

Anouk. – Ah, on peut dire que vous savez parler aux nouvelles veuves, vous ! C'est pourquoi je vous appellerai « mon petit trésor » ! Oui, c'est

parti, mon petit trésor, sautez-moi dessus, faites même le singe si vous voulez, mais avant, plions convenablement nos vêtements et apparions-les : votre chemise et mon chemisier, votre pantalon et ma jupe, nos quatre chaussures ensemble et nos dessous qu'on enlancerait aussi avant que nous les imitions... *(Et elle s'élançe vers lui en poussant un cri.)*

Gonzague. – Bingo, quelque chose me dit qu'on va donner dans l'inénarrable !!

Anouk. – Alors tais-toi, petit trésor !... Euh, excuse-moi, Gonzague, je crois que je ne peux plus me contrôler !

SCÈNE 5

Quelque temps après, devant le café habituel, les deux femmes se rejoignent en fin de journée. Anouk, emportée par son émotion, ne se rend pas compte qu'elle vient de s'asseoir sur une table, en terrasse. Bien que nombreux, les clients sont épars.

Anouk. – *(parlant trop fort, de par son exaltation)* Je comprends que tu aies aimé Gonzague : devant sa force à me faire oublier ce que je fus, moi j'ai fondu. C'est simple, je lui ai tout offert, sauf une chose : un avenir précis. Serait-ce un signal lancé par mon instinct de survie ? *(énoncé rapidement ; pendant ce temps, Clarisse aura honte de cet emballement)* Bref, tout va trop vite, mais ça me plaît, ça me délie, ça me surdimensionne, ça me nettoie, je pourrais même courir nue dans les prés, manger des chevaux qui trottent encore, être la meilleure copine des grands arbres ou dormir à la belle étoile sans lampe-torche, tout je te dis ! Oui, je pourrais tout faire si je me laissais aller !... Et en même temps, je sens que la vie m'échappe, que mon corps cherche à être gazeux... Est-ce cela être heureuse, Clarisse ?

Clarisse. – Oui, ça m'en a tout l'air. Ciel, comme je suis contente de te voir avec ce visage radieux ! On dirait une pâte brisée qui a été bien travaillée ! Ton corps s'est regonflé, Anouk, ton œil est plus brillant ! Lait de rose est ta chair rebondie. Le sang recircule, comme c'est beau à voir ! Alléluia, voir cette vitalité va me permettre, à moi, de tourner la page, vraiment merci ! Je suis tellement ravie que tu sois ravie, que nous voilà maintenant liées à vie, Anouk chérie ! Le bonheur scelle, toujours, il faut croire ! Ce qui est marrant, c'est qu'à tour de rôle, nous sommes, l'une pour l'autre, le pédalier ou les freins, aussi indispensables que complémentaires ! *(changeant brusquement d'humeur)* Mais à l'avenir, parle-moi de toi et plus du tout de lui, car un Gonzague aimant racle tout sur son passage comme un chien lèche son assiette ! Or, cette habileté à tout siphonner ne m'a jamais laissé sans émotion... Super, je vois que ta

respiration m'a comprise ! D'ailleurs, tu t'es calmée... Serais-tu fatiguée, Anouk ?

Anouk. – Oui.

Clarisse. – Oui, c'est ça : tu as été complètement sous son charme, toi ! Tu as même dû être surirriguée...

Anouk. – Oui ! (*avec inquiétude*) et ensuite par quoi d'autre vais-je passer ? Je n'ai jamais connu ça, moi !... (*affolée*) Pas par une trajectoire comme la tienne, au moins !

Clarisse. – Quelle mozzarella me fais-tu là ? Mais bon sang, sois l'actrice de ta vie, Anouk, affirme-toi, le présent doit être ton fiancé, alors fonce ! D'ailleurs n'écoute pas tous les spécialistes en quelque chose, sinon tu n'existes plus : faute de savoir tout sur tout, le monde ne pourra plus être que danger, et ton épanouissement n'enverra plus que l'érection de lois pour exister, tu deviendras alors avocate tant on est mieux servi que par soi-même, ET PENDANT CE TEMPS-LÀ, ELLE FAIT QUOI, NOTRE INTIMITÉ, HEIN ?! EH BIEN ELLE RASE LES MURS, ELLE CRÈVE LA GUEULE OUVERTE ET C'EST MON CAS !... Tu bois quoi ?

Anouk. – Un diablo menthe. Bigre, tu as raison, Clarisse...

Les deux femmes s'installent enfin sur les chaises qui entourent la table sur laquelle Anouk s'était assise.

Anouk. – « C'est fou comme je l'aime », me suis-je avoué, c'est un signe. Il est agréable, je dirais même très dénudant. Ce qui est chouette, c'est que j'ai envie de partir très loin avec lui, par exemple en Normandie, on se promènerait ainsi au bord des grandes falaises et il pourrait se servir de ses bras pour m'enlacer... comme on enserme un bouquet de lys blancs, avec attention et affection ! Ça serait l'extase, par son sommet, c'est un homme si effervescent...

Clarisse. – Oui, ça va, j'ai compris, tu es raide folle de lui. Et puis d'ailleurs, tant mieux pour toi si ta souffrance est restée en bas de l'escalier qu'on a gravi ensemble. Un nouveau visage t'est dessiné, celui

de la joie qui met tes bras en l'air et tes jambes sur ressorts ! Oui, c'est vrai que tout ça est très chouette. Et ta joie est ma joie. Réellement. Anouk, j'ai une faveur à te demander.

Anouk. – Je t'en prie, ne sois pas ridicule, aujourd'hui je peux tout t'accorder, j'ai le cœur comme une hélice !

Clarisse. – Bien, alors sache que ça me plairait que ce soit avec moi, sur les falaises en Normandie !

Anouk. – Hein ?!

Clarisse. – Oui, rien que nous deux, demain ! On mettrait pour l'occasion une petite robe de fête, toute claire... Et, une fois arrivées là-bas, on s'amuse, on joue à cache-cache : on se camoufle, on se surprend, on se poursuit, car on n'aura de cesse de se retrouver ! Allez, ma chérie, offre-moi cette insouciance, c'est important, c'est même crucial !

Anouk. – Comme tu es bonne avec moi, Clarisse, ce sera un grand « OUI » ! Il faut dire que ma rencontre avec Gonzague m'a rendue archi-ouverte... presque libérée ! Merde, qu'ai-je fait de mes clefs ?! Si ça se trouve, je les ai mises dans le four en même temps que la dinde, dans sa farce !

Clarisse. – Blémis ! Là, je ne peux rien faire pour toi ! Mais tu cuisines, maintenant !?

Anouk. – Oui, en débutante ! Une clef, rassure-moi, ça ne fond pas ... quand bien même les fond-on pour les faire ?! Horreur, ce contretemps me cisaille ! C'est comme si je partais en tranches au coupe-jambon !

Clarisse. – Ne le prends pas mal, Anouk, mais ce n'est pas normal que tout le monde t'aime. C'est une curiosité. Seconde chose : chaque fois qu'un bonheur te saute au cou, tu te mets à planer et systématiquement un malheur en profite pour te tomber dessus ! C'est très con, ça, quel gâchis ! Et quel dommage que je ne sois pas à ta place, j'en ferais assurément mon beurre...

Anouk. – En tout cas merci Clarisse, grâce à toi, je vois toutes mes poussières dans mes rouages : « une momie moisie » j'étais, avant de te connaître ! Mais, maintenant, qu'est-ce que j'avance, c'est fou ! même s'il me reste encore beaucoup de progrès à faire ! Vraiment, Clarisse, tu es la chance de ma vie ! Mais en attendant, je fais quoi pour les clefs de la dinde ? Et comment vais-je ouvrir ma porte, hein ?

Clarisse. – Ce qu'il faut surtout voir, c'est qu'à chaque fois qu'on est ensemble, on se sent tellement bien qu'on en ressort grandies ! Et ça, c'est le signe de la liberté qui s'engouffre, autrement dit, tu viens de t'élever très haut dans le ciel comme le ferait une baudruche !

Anouk. – Hein ?!

Clarisse. – Non mais c'est une image ! Seul inconvénient : avancer tout comme s'améliorer se paie toujours par un sacrifice, et aujourd'hui, pour toi, ce sera le prix d'une dinde et d'un serrurier ! C'est cher, certes, mais raisonnable au regard du gain généré, n'est-ce pas ?

Anouk. – C'est donc plus légère que je vais casser mon carreau ! Sache, Clarisse, que jamais je n'oublierai ce que tu viens de me dire ! Tu es, encore et toujours, ma chapelle bon secours préférée ! (*Elle s'enthousiasme.*)

Clarisse. – Ta félicité me fait du bien, Anouk, vraiment du bien. À demain.

SCÈNE 6

Anouk s'apprête à retourner chez elle pour mettre un terme à la tragédie de la dinde mais arrive sur ce fait Gonzague, habillé de jaune et sans moustache.

Gonzague. – Oh ! mon bar favori ! (*En regardant Anouk*) Que mon destin est bien fait : (*s'adressant à Anouk*) de vous retrouver ici, devant moi, est un bonheur semblable à celui qu'apporte le vent frais sur un corps qui bronze avec excès !

Anouk. – Si je me réveille, Gonzague, promets-moi de prolonger cette anesthésie amoureuse ! (*à Clarisse*) Moi, je pète la forme quand je le vois ! (*à Gonzague*) Trésor, tu m'as terriblement manqué !

Gonzague. – Appelle-moi davantage docteur, je viens de sauver la dinde !

Clarisse. – Tu viens de chez Anouk !? Vous vivez dès à présent ensemble !? Et peut-être vous pétez-vous déjà au nez !?! (*Elle rit faussement.*) Ciel, j'en suis baba... ils ne sont pas raisonnables !

Anouk. – (*à Gonzague, en parlant des clefs*) Comme quoi, j'ai bien fait de te donner le double des clefs ! (*à Clarisse*) Mais que t'arrive-t-il, Clarisse ? À l'endroit de tous, malheur et bonheur se succèdent, pour notre plus grand espoir : de notre petite histoire, voilà ce que j'en retiens !

Clarisse. – Oui, sauf que pour moi, ils sont si voisins, si mêlés, que revoir par exemple Gonzague suffit pour me filer des bouffées de chaleur ! Et je ne comprends rien à ce phénomène... De me trouver comme ça, si idiot et si vulgaire, je me pendrais !

Gonzague. – Très bien, ça m'évitera de le faire !

Anouk. – Gonzague, quel affreux boa tu fais ?!

Gonzague. – Je plaisante !

Anouk. – Et quel habile artificier aussi ! Tiens, moi j'ai les pieds tout excités ! Allez, embrasse-moi, mon héros, tu as tant tardé à le faire, et calmons-nous !

Gonzague. – Toi, je t'embrasse, *(et à Clarisse)* et toi, je ne te congratulate pas : Anouk savait que tu m'avais envoyé la courtoise. Pour moi, ça fait double peine : celle de passer pour un technicien de l'amour, la pire des offenses, et celle d'avoir dû puiser en moi la plus pure des loyautés pour pouvoir la conquérir, ce qui fut une tâche sans fond. C'est simple, ça m'a éreinté... Mais pas bellâtre pour un sou, je regarde qui je drague, moi, et n'embrasse pas tout ce que je vois, c'est ce qui m'a sauvé !

Gonzague & Anouk. – *(se regardant l'un l'autre, comme des tourterelles)* Car notre sincérité est notre plus beau métier à tisser !

Gonzague. – C'est ce que nous nous sommes dit, hier !

Anouk. – Elle est forte, cette phrase !

Gonzague & Anouk. – Et nous aimons nous la dire !

Anouk. – *(à Gonzague)* C'est toi qui l'as trouvée, mon petit trésor, et notre quotidien s'est amélioré. Rien que d'y penser, j'ai des fourmis dans le bassin !

Clarisse. – Excusez-moi grandement, mes bons amis, voyez donc comme j'en suis bleue de confusion ! Et puis quelle honte d'imaginer que tout aurait pu mal commencer par ma faute ! Mais que voulez-vous, tout ce que les contes nous apprennent à ne pas faire quand on est petit, moi je le fais quand même, malgré moi. On ne devrait jamais arrêter les histoires le soir, sinon on se dégrade. Aussi je vais m'y remettre, à raison d'une par dimanche, et ce, dès le prochain ! Quoi qu'il en soit, je voulais surtout vous confier que j'ai la conscience qui me travaille. Dommage qu'elle ne s'actionne qu'une fois que je sois dans le vide ! Désormais, je la solliciterai bien avant, si je peux. Car, ce que je comprends, c'est que lorsque je sens une haine nous remonter dans la gorge, tel un chat bagarreur qui s'agrippe à mon tuyau, il importe alors de tout arrêter pour réfléchir, tousser... ou boire ! Il faut d'ailleurs le faire plusieurs fois, comme

pour une prière, tant on sait que toute répétition finit par raccrocher un succès. De toute façon la toux, c'est toujours le signe d'un mal qui suinte. Et, de la sorte, je me remettrai toute seule sur le chemin des saintes ! Mais, à bien y réfléchir, ne serions-nous pas tous des artisans de la paix... à différents degrés ?! De vous voir si harmonisés, si beaux, me le confirme, mes bons amis !

Anouk. – Je suis épatée par la clarté de tes propos, Clarisse ! Comme tu peux être solide et carrée, par le seul fait que tu te connais bien. Moi, si j'étais une statue, j'aimerais t'avoir pour socle !

Gonzague. – En tout cas, Clarisse, vu les efforts que tu fais pour te racheter, je serais vicieux de continuer à t'en vouloir ! Vois d'ailleurs comme je suis jaune et comme nous nous aimons avec Anouk ! Mon amour consommé avec toi a donc tout d'un verre cassé qu'il nous faut à présent jeter, ça évitera surtout de se blesser. Et je crois bien que la poubelle est derrière nous...

Anouk. – *(à Gonzague, avec charme)* N'embête plus Clarisse avec vos mauvais souvenirs, mon tendre et doux, tirez donc un trait sur le passé : elle en a bien assez pour son sou ! Et maintenant que tu t'es expliqué et qu'elle a fait amende honorable, tout roule, hein ?

Gonzague. – Ma douce Anouk, si généreuse, si relaxante, tu as raison, c'est bon.

Clarisse. – « J'ai bien choisi mes amis » compris-je, je me sens si bien avec vous et on parle avec tant de liberté que je suis ravie ! *(à Gonzague)* C'est pourquoi j'aimerais que toi et moi restions amis, Gonzague, je t'en prie.

Gonzague. – Amis ? Eh bien buvons, nom d'un zouave ! *(en regardant Clarisse)* À l'amitié... *(en regardant Anouk)* et à l'amour !

Clarisse. – Gonzague, nul ne sait jamais ce que l'autre sait, sache néanmoins qu'Anouk et moi partons demain en voyage pour la Normandie.

Gonzague. – Incroyable, avec Anouk on a eu la même idée !

Clarisse. – Incroyable en effet... (*Elle tousse puis se lève.*) Bon, ben tous nos échanges m'ont fatiguée, je dois vous quitter subito ! À demain, aux aurores, Anouk ! Et n'oublie pas ta petite robe de fête ! Mets aussi du parfum, de la sorte on sera totalement fleuries, et il y aura comme des cigales partout, une très belle journée en perspective, quoi ! Allez, taïaut !

Et Clarisse part, heureuse.

Anouk. – À la longue, son énergie fait de mon cerveau une soupe de nouilles ! Rien à ajouter dans mon crâne-soupière, je pars également me coucher, demain je dois me lever tôt !

Gonzague. – Hep hep hep, Anouk, avant j'ai un crapaud à te montrer. Je l'ai trouvé sur la route, il était blessé. « Gonzague Assistance » l'a alors mis dans son paquet de cigarettes, après l'avoir vidé, évidemment... C'est décidé, je ne fume plus...

Anouk. – Putain, quel bestiaire entre nous ! Oh, excuse-moi, quand je suis épuisée, je parle comme tout le monde... et ça ne ressemble à personne.

Gonzague. – Putain de bordel, il faut bien avouer qu'un regain d'expressivité nous touche fortement depuis qu'on se fréquente... et c'est même très excitant !

Anouk. – Oui... et presque trop intime ! (*elle rit, par complicité*)

Ils rient ensemble.

Anouk. – Gonzague, as-tu bien compris que les falaises de Normandie, c'est sans toi ?!

Noir.

SCÈNE 7

Au bord des falaises (Normandie), des flûtes de champagne à la main...

Anouk. – Que se passe-t-il, Clarisse ? D'habitude tu es bavarde, là non ! Je ne ressens même pas ton squelette !

Clarisse. – Tu as raison, je bois trop. Et trop tôt. C'est pourquoi, rends-moi ce service, Anouk, il ne te prendra que cinq minutes et il m'aidera pour toute la vie : regarde-moi, regarde-moi comme si on ne se connaissait pas et dis-moi sincèrement ce que tu vois.

Anouk. – Bigre, étant en plein délire amoureux, je ne préfère pas m'employer à cela : je pourrais franchement te dire n'importe quoi, Clarisse, en croyant en plus à ce que je dis !

Clarisse. – Au contraire, en toi, c'est ça qui m'intéresse : ton imagination, cette drôle d'inconscience ! Allez lâche-toi et moquet'en ! Allez, affirme-toi, quoi, Anouk ! assume ce que tu es ! assume ce que tu sais ! dis !

Anouk. – Mais c'est archi-délicat de parler de quelqu'un à ce même quelqu'un qui est devant soi... surtout que c'est toi !

Clarisse. – Bon sang, entre amies, on peut tout se dire, tu sais bien qu'il n'y a aucun risque ! Tiens, c'est comme pour nos kilos en trop, qu'on en parle ou pas, ils existent, et pourtant se les faire remarquer quand on se voit, c'est soulageant, du coup on se sent plus légères et notre complicité s'en trouve même renforcée... non ?

Anouk. – Ah ?!

Clarisse. – Pour toi, en plus, c'est facile : ton cerveau est tellement bombardé d'images qu'il te suffit d'ouvrir la bouche pour les laisser prospérer. Avec ces richesses, c'est toi qui deviens le « terreau de générosité » ! BON DIEU, C'EST TOUT DE MÊME TRÈS ÉNERVANT, À LA FIN, CE GÂCHIS DE FACILITÉS !!

Anouk. – Oui, tu as raison, Clarisse, je me limite continuellement. (*se qualifiant elle-même*) Manque d'ouverture. Au voleur, au voleur : maudite censure qui me rétrécit encore, lâche donc mon corps ! Clarisse, on commence maintenant : mets-toi en face de moi, et je te dis ce que je vois...

Suit un temps d'observation durant lequel la concentration d'Anouk est très confondante.

Anouk. – (*sans réellement prendre conscience de ce qu'elle dit*) Tu n'es pas heureuse. Tu m'aimes vraiment. Ton buste a un problème de raccordement. De mosaïques est fait ton esprit. Ta petite robe azure t'épouse mal. Elle bâille de partout. Ta peau est rouge et verte. Tu ne t'aimes pas beaucoup. De moins en moins. Et tu le sais. Tu vas être contactée par une cirrhose.

(*reprenant ses esprits*) Oh ! là ! là ! que je suis contente de moi, j'étais complètement dedans ! Et puis, de repérer autant de choses, alors qu'au départ, je ne croyais même pas y arriver, c'est extraordinaire, ne trouves-tu pas, Clarisse ?!

Clarisse. – Oui, alléluia, alléluia, sauf que moi je suis foutue. Il manque que tu me dises comment lutter, il faut bien vivre, non ? mais là, peut-être as-tu moins de réponses ?!!

Anouk. – Pas forcément, fais simplement comme je viens de faire à l'instant : bien que je ne me sentais pas du tout de faire ce que tu demandais, je me suis dit « cherche à jouir » en le démarrant, et ça s'est fait tout seul ! Clarisse, si je puis me permettre, ne sois pas si sérieuse et ça te sauvera !

Clarisse. – Merci Anouk, tu me fais pleurer. S'il te plaît, ne me demande pas pourquoi, mais nous allons maintenant descendre ces falaises et courir sur la plage comme si nous étions nues au milieu d'un pré tout trempé, avec des seins obusiers et des coiffures qui claquent au vent, tels des drapeaux ! Oh, comme ça va être bon d'enfoncer nos pieds dans l'eau chaude et libidineuse ! fonçons, Anouk ! enfonçons !

Anouk. – Oh ! là ! là ! tu as bien failli me faire tomber à la renverse, toi !

Clarisse. – Excuse, en voulant me faire violence, je me suis peut-être un peu trop lâchée !! Allez, allons-y Anouk ! (*elle prend Anouk par le bras afin d'accélérer leur descente et aussi pour faciliter leur rapprochement physique*) Et crois bien que si je savais hurler, je l'aurais déjà fait. Et Dieu, tout là-haut, aurait été obligé de m'entendre ! En attendant, je vais métaboliser tes paroles, et sois sûre qu'elles me profiteront à vie ! Tu es féérique, Anouk, vraiment je t'apprécie beaucoup !

Anouk. – (*en imposant un arrêt dans leur déplacement*) Et toi, Clarisse, comment me vois-tu ? À part les étoiles vagabondes dans mon plafond, qu'y a-t-il d'autres ?! (*Elle sourit.*)

Clarisse. – (*en essayant de prendre plaisir à ce qu'elle fait*) Ta petite robe rose pâle te va bien. Le teint blanc de ton visage te fait une tête en bulle de bd. Tu es comme vide... reposante... énigmatique. Tes mains réclament un piano... pour s'extérioriser. De toute façon, tu serais capable de tout actuellement : tes jambes se prennent déjà pour des aqueducs, et comme tout le monde, tu as des envies de jardinage, sauf qu'à la différence des autres, tu t'y mettras concrètement !... Je vois aussi que tu ne m'as pas tout dit tout à l'heure. Cet oubli, il faut le combler. Mais qui de nous deux osera compléter ?

Anouk. – Toi !... Non, moi ! (*Un temps.*) L'amour te manque cruellement. Sans intimité, tu fanes. Tu m'aimes plus que ce qu'on pense s'aimer. Et il te tarde d'y remédier... c'est bien cela ?!

Clarisse. – Il faut me comprendre, Anouk, je ne peux pas avoir la réserve des monuments historiques ! Un édifice qui n'a plus rien à prouver a le droit de s'endormir, mais moi ?!... Bref, je veux qu'on soit plus proches, Anouk, bien plus proches !

Anouk. – Alors stoppons sur-le-champ cette errance, Clarisse, et rentrons !

Elles commencent à partir...

Anouk. – Ce fut vraiment insupportable de parler pour toi. (*À elle-même* :) Mais d'où me vient cette disposition à ressentir les autres corps ? D'avoir comme un cerveau fantôme supplémentaire, j'en suis toute retournée ! Et pourquoi les épisodes essentiels pour ma vie se succèdent-ils de plus en plus rapidement en me laissant toujours plus à la traîne, comme spectatrice de mon présent, c'est très déroutant ?!

Clarisse. – (*inquiète et excitée*) Que va-t-on faire, Anouk, que va-t-on devenir, n'aie pas la tentation de me juger, par pitié, ce serait d'une facilité mutilante. Car de femme à femme, nous avons à nous soutenir, à nous comprendre parfaitement, en une phrase : à être toujours extrêmement proches !

Anouk. – Clarisse, j'ai dit « rentrons ».

Clarisse. – Bon.

Anouk. – Sache aussi que tu parles trop, alors que c'est ton corps, justement, qui s'exprime le mieux !

Clarisse. – Ah bon... bien !

Un temps.

Clarisse. – Je suis entièrement d'accord avec toi, Anouk, rentrons subito à notre café-hôtel !

SCÈNE 8

Anouk et Clarisse sont dans la pénombre d'une chambre du café-hôtel-snack qui est située au premier étage.

Anouk. – Même dans le noir, je « vois » que nous sommes étranges... Tiens, là, je pensais à Gonzague-mon-chéri : c'est fou qu'il soit toujours le dernier informé ! Il faudrait quand même y réfléchir et résoudre ça une bonne fois parce que, résultat, ça me fout une de ces appréhensions !...

Clarisse. – Et, là, moi je pense à toi, j'ai conscience de ton rayonnement, et c'est d'une force !

Anouk. – Surtout que j'ai deux épaules !

Clarisse. – (*ironique*) Super !

Anouk. – Non, mais je voulais dire que je ne serai jamais seule : sur l'une, il y a Christophe et sur l'autre, Gonzague !

Clarisse. – Ah oui !... Sinon, à ce stade, on peut aussi se limiter à l'expression brute des corps, soit avec la tendresse – le sexe des sexagénaires et plus – ou soit avec l'amour à l'arrache – le n'importe quoi des jeunes –, du moment qu'on reste en toute inconscience, on ne travaille pas non plus pour le CNRS ! En tout cas, moi je rêve de me lâcher... si j'applique bien tes conseils ! (*comme une lionne amoureuse*) Commençons par mélanger frénétiquement nos membres, de loin on ressemblera à une poterie sur son tour ! Sous nos pieds, ne sens-tu pas déjà, Anouk, l'amour qui creuse son gouffre joyeux ? Une falaise ! Oh, que c'est agréable de verser dans l'impudique !! Oui, excitons-nous comme deux adolescentes qui entreraient dans l'eau d'un lac glacé et qui s'éclabousseraient l'une l'autre ! Oh, que de risques, que d'extravagances ! Et demain, on se réveillera plus fières qu'aujourd'hui ! plus fortes ! plus grandes ! Et les voisins de prolonger ce parfum de gloire en se plaignant de nos cris excessifs et sans équivoque ! « Mais ce n'est pas notre faute », qu'on leur rétorquera, « si durant la nuit, pour qui reste

spectateur, tout paraît plus bruyant, plus dérangeant et plus cruel à la fois. La prochaine fois, venez donc avec nous ! » que j'ajouterai, en passant ma langue sur mes dents. Bon Dieu, que j'ai la forme, moi, car je me moque de tout tant je me sens actrice de ma vie, tout comme toi tu pourras l'être aussi, n'est-ce pas Anouk ? Tiens, là je viens de mettre des lunettes noires et une perruque-crinière : je te le dis seulement pour que tu ne t'effraies pas quand tu tomberas dessus !

Anouk. – Je n'ai rien contre ce festival de propositions, mais l'embêtant, c'est que j'ai l'impression que ce n'est plus toi qui me parles !... Enfin bon, c'est surtout que je ne suis pas dedans : je songe à Gonzague, là, il est toujours au plus près de moi, comme ta sueur dans mon nez. Et j'en suis vraiment désolée !

Clarisse. – MON CORPS EST TELLEMENT CHARGÉ DE DÉSIRES QUE PLUS RIEN NE POURRA L'ARRÊTER ! ANOUK, QUE TU SOIS AVEC OU SANS GONZAGUE, JE M'EN FOUS, C'EST TOI QUI VAS PRENDRE !!!

Anouk. – HEIN ?! MAIS EXCUSE MA SOUDAINE PHILOSOPHIE, CLARISSE : M'AS-TU DEMANDÉ LA PERMISSION ?!

Clarisse. – Non ma petite *grassouille*, mais imagine que nous soyons perdues dans le bal masqué des ombres et que la nuit cherche à nous avaler ! Pour survivre, il ne nous reste alors qu'une seule solution : nous souder, comme tout être humain saurait le faire lors des exercices incendie ! Idem pour les chimpanzés. Alors oui, Anouk, soudons-nous, soudons-nous !

Anouk. – Tu as raison, Clarisse, surtout dans le noir, tu as toujours raison et tu me fais peur. Bien sûr que j'accepte de jouer avec toi, mais pas un rire. Et puis tu vas commencer pendant que je regarde... Oh ! là ! là ! que je suis rigide, ce n'est pas bon, ça ! Clarisse, peux-tu me dégoter une paire de chaussons que je me sente chez moi !

Clarisse. – Non.

Anouk. – Caramba, ne réponds jamais « non », même quand c'est « non », Clarisse, ça risque de me crispier ! Bon, poursuivons comme si de rien n'était, il faut juste y croire... (*désappointée*) Oh ! là ! là !

Clarisse. – Oui poursuivons, Anouk, sinon ça va me coincer moi aussi ! Bon, sache ce qui se dessine : je bois puis je te chuchote une proposition sympa et enfin je te balance une idée-grenade dans ta troisième oreille. Parce qu'avertie, te voilà prête !

Clarisse boit comme elle peut puis chuchote quelques mots à Anouk...

Anouk. – Oh ! là ! là ! moi pas connaître ça !... Et puis je me sens encore trop raide ! Au fait, savais-tu que face aux fortes émotions, je m'évanouis, comme ça, sans prévenir ?

Clarisse. – (*en parlant tout bas*) Chut, pas si fort, je suis tout près de toi !

Clarisse chuchote de nouveau quelques mots à Anouk au niveau de ce qu'est pour elle la troisième oreille...

Anouk. – Bigre ! tu me hérisses le poil, Clarisse ! Oui, en effet, ça change tout ! Mais comment veux-tu que la société d'aujourd'hui accepte ça, tu es bien trop subversive, toi ! Car ça fait quand même dix ans d'avance sur tout le monde, ça ! En plus tu verras qu'on nous va nous le faire payer, c'est évident ! tu verras !

Clarisse. – Peu importe, à mon âge, j'ai de l'argent de côté ! Alors, on bascule ?!

Anouk. – C'est sûr que je suis emportée par le « oui » mais l'effet de surprise m'a rendue complètement nase, je vais plutôt roupiller ! (*grave*) Au fait, qui en parle à Gonzague ?

Clarisse. – Ben, on va y réfléchir... De toute façon, à force d'être prévenu en retard, il n'en sera pas trop perturbé !

Anouk. – C'est fou qu'il y ait toujours des lois plus fortes que nous et contre lesquelles on ne puisse rien faire ! Et dire qu'elles s'abattent comme

ça sur quelqu'un sans qu'on ne sache pourquoi et qu'elles ne le lâchent pas ! Mais s'il n'est pas d'accord ?

Clarisse. – Je vais y réfléchir également... et concrètement.

Anouk. – Quoi qu'il en soit, Clarisse, ce qui est magique, c'est que tu demeures pour moi et pour toujours ma chapelle bon secours ! Tu vois, même contrariée, je reste contente. Décidément, au cours de cette soirée, ce sont nos sentiments qui ont été nos plus beaux voyages !... Et nos plus beaux transports en commun aussi ! (*elle rit*)

Clarisse. – Super ! Pour en revenir à Gonzague, j'ai bien réfléchi : c'est toi qui le préviendras vu que tu bénéficies de son attention admirative avant même que tu n'aies prononcé un mot ! De la sorte, ça ne peut que marcher, moi j'ai confiance en toi et en ton succès. Et maintenant dormons, ça permettra d'intégrer en douceur toutes ces nouveautés.

Anouk. – Oui, si tu le dis.

SCÈNE 9

Le lendemain, Anouk et Gonzague se retrouvent à la terrasse du café coutumier, avant même que l'établissement ne soit ouvert.

Gonzague. – Le chien du désir ne me quitte plus depuis que je te connais. Anouk chérie, j'ai vécu ton absence comme un abcès. Controversée Normandie ! Dans ton lit, je n'arrêtais pas de me retourner, en espérant que tu apparaisisses, mais tu n'y étais pas ! Pas réussi à dormir non plus, je pensais à toi. « Piste nos plus intimes vérités et sers-t'en pour l'épater », me suis-je dit, dès que tu la retrouveras ! Je voudrais tellement t'offrir les meilleures choses qui soient, que me voilà, Anouk, devant toi, gonflé à bloc et rivé à ton souffle !

Anouk. – Moi, j'ai rêvé que je me trouvais au milieu de rideaux mous. Impossible de m'en dépêtrer ! Le palais des glaces, mais « version textile » ! Comment donc accéder à la fenêtre, surtout avec cette envie de grand large qui me perturbe, qui me presse ? Envie de toi. Ensuite, panique. L'amour protégerait-il de tout ? Au matin, ma nuisette était déchirée. Clarisse m'a promis de la recoudre, elle est en ce moment chez elle...

Gonzague. – Qui porte des œillères a peur de la folie des fous. Mais pour voir que les fous ne sont pas fous, encore faut-il ouvrir ses œillères ! Clarisse fait partie des gens raisonnables à œillères. (*critique*) Elle est « bien comme il faut ». S'il te plaît, ne me parle plus d'elle : on n'est pas du même monde.

Anouk. – En es-tu si sûr ?

Gonzague. – Oui, rien que sa présence me gêne à en mourir ! À croire qu'elle vit sur une autre planète, celle des déjà morts. Aucune chance qu'on y soit, vu comme nous sommes ouverts, et il faut voir comment !

Anouk. – Moi, je sens surtout qu'elle souffre énormément, tu la connais mal...

Gonzague. – Et moi, je suis alcoolique, puis-je avoir de la pitié !?... Ne me coupe pas la parole, Anouk, tu me fais perdre le fil de mes pensées. N'oublions pas, non plus, que les gens à ceillères ont peur d'être charmés par les fous, une peur qui les rend eux-mêmes fous dangereux. D'où la grande question : ne faudrait-il pas en tout premier lieu se méfier des gens raisonnables ?! (*Fascinée par la détermination et la conviction de Gonzague, Anouk devient de plus en plus « hypnotisée »...*) À cela, la sagesse nous répond « non », car on ne doit pas ajouter aux fous et aux peureux fous dangereux des méfiants ! Plus que jamais, ayons conscience que notre Terre aura besoin de gens ouverts et généreux, des gens justement comme nous ! Vingt-quatre heures ensemble, Anouk, nus, au grand jour, à se prendre en photos dans notre chambre, c'est ma proposition ! Avec un œil d'entomologiste, nous investirons chacun de nos détails, sous tous les angles ! Heures heureuses ! Crépiteront alors nombre de situations envoûtantes ! Un spectacle permanent ! Pour notre plus grand bonheur, Anouk, peut-être irons-nous jusqu'à sonder nos fantômes, qui sait ! Et hop, tu attraperas par cela même la possibilité de connaître entièrement mon corps et son fonctionnement, l'extérieur et son dedans. Ainsi à l'avenir se comprendra-t-on à la perfection ! (*Avec un enthousiasme à décoller de terre :*) ENSEMBLE, NOUS ARRIVERONS ALORS À DEVENIR CE QU'ON ARRIVE MAL À ÊTRE AUJOURD'HUI, C'EST-À-DIRE TOTALEMENT NOUS ! Car ne nous leurrions pas, Anouk, si la réalité existe, c'est bien grâce à l'expression de nos sentiments ! Lançons-nous donc à corps perdus dans cette activité photosuggestive, j'ai découvert cette idée dans un fabuleux livre où ils juraient qu'à tous les coups, ça fonctionnait ! Extrêmement précieux à mes yeux, je l'ai tout de suite caché sous les lattes du plancher, sous mon lit. Et la nuit venue, durant mon sommeil, je devine que des volutes d'enseignements en sortaient et montaient en l'air pour me baigner la tête ! Épatant, non ?

Anouk. – Oui, c'est dingue, tu me le prêtes ?

Gonzague. – Impossible : trop bien caché, au premier déménagement que j'ai fait, je l'ai oublié ! Mais tiens-toi bien, j'ai omis de t'annoncer la plus grande folie de ce bouquin : il n'avait pas de couverture... Oui, il

était cylindrique ! En guise de reliure, il comportait un axe autour duquel pivotaient toutes les pages. Du coup, tu me croiras ou pas, mais chaque page était la première ! Et il présentait bien d'autres surprises qui s'ajoutaient à ses mystères indécélables... que je n'ai donc pu déceler ! Enchanteur, non ?

Anouk. – Oui, en effet, c'est captivant... surtout maintenant que tu ne l'as plus. Et tu me dis ça sans fausse barbe, Gonzo ! Mais tu es de plus en plus fou, petit trésor, c'est dingue ! (*Elle rit.*)

Gonzague. – Alors ? d'accord pour les « 24 heures photos » ? Car si tu dis « chiche », ça me permettra de réfléchir à l'étape suivante !... Je ne sais pas pourquoi, mais je suis extrêmement créatif depuis que je te sais près de moi.

Anouk. – Stop, Amour : il y a un vautour au-dessus de mon crâne que mon inquiétude a laissé ouvert, cervelle à l'air, il va plonger, je ne sais plus quoi faire... Pourtant il suffirait bêtement d'en parler, mais c'est tellement délicat que ça ne sort pas. Et si ça devait sortir, ça serait aussi présentable qu'une tarte avec une pâte mal cuite qui ferait cuvette de flotte avec des fruits qui flottent, tu imagines !? Alors, quand vient le moment de la servir, chacun sait qu'on ne pourra pas faire de parts, mais des petits tas. Évidemment, ça représente pour la cuisinière un excellent exercice pour apprendre à sourire, mais bon, ça reste... bien pathétique ! (*et elle sourit, gênée*) Alors quoi faire, je ne sais plus...

Gonzague. – S'il te plaît, dis ce que tu as à me refourguer sans plus tarder, sinon je vais passer en revue tous les drames les plus inimaginables avec un faible pour le pire d'entre eux ! Désolé pour ce film d'horreur, Anouk, mais notre amour fou fait que je commence à avoir peur pour toi. Allez, crois en mon ouverture d'esprit et enchaîne vite, vite !

Anouk. – Bigre, il va te falloir être fort, Gonzague... et te compter parmi les précurseurs ! Tiens, c'est rigolo, c'est la première fois de ma vie que j'utilise le mot « précurseur », bref, voilà : je connais une amie qui crève. Elle meurt de ne plus aimer. Badaboum. Et parce que je me sens proche d'elle et si différente à la fois, c'est moi qu'elle aime. Bref, je te demande

donc, Gonzague, qu'on vive à trois, avec elle. Tu vois, on ne peut pas faire plus fou, ça peut même être très démultipliant tout ça, alors pourquoi n'y souscrirait-on pas maintenant ?!

Gonzague. – Là, c'est une porte que je me prends en pleine gueule ! Autrement dit, tu me proposes d'être un polygame avec deux lesbiennes, c'est bien ça ?!

Anouk. – Oui, mais sois un peu plus ouvert... comme moi je le suis pour tes « 24 heures photos » auxquelles je dis un grand « OUI » et à la fin desquelles il te faudra décider. Car, personnellement, j'en ai marre d'être bringuebalée entre vous deux comme l'est un chewing-gum au milieu des mâchoires d'un tyrannosaurus rex. *(Elle pleure.)*

(à elle-même, avec la voix mouillée) Inouï ! je n'ai jamais eu de ma vie autant confiance en moi et autant de succès à la fois... Et pourtant, il m'arrive encore de pleurer ! Horreur, qu'ai-je fait pour qu'une telle conjonction me tombe dessus ?! *(à Gonzague)* Tu peux expliquer, toi, pourquoi je vis tout ça ?

Gonzague. – Une chose après l'autre, tu veux bien ! Avec ce que tu as commencé à me balancer, mon cerveau n'est plus dans sa maison ! Les vautours ont changé de proie.

SCÈNE 10

Le lendemain, Anouk et Gonzague se trouvent dans le café (salle intérieure sous verrière). La main dans la main, ils font face à un cocktail d'où sortent deux pailles. Leurs chaises étant collées, on pourrait croire, vus de loin, qu'il n'y a qu'une seule personne bien portante. C'est le moment de l'apéritif, avant le dîner. Ils disposent de serviettes en papier.

Anouk. – *(à Gonzague)* Ça m'a plu d'avoir ta réponse avant les « 24 heures photos », ça m'a détendue. Bigre, j'ai dû dire pas mal de grossièretés !

Gonzague. – Peu importe, l'amour guérit de tout !

Anouk. – Oui, c'est si vrai. Bizarre, mais même avec les kilos en trop que me voit Clarisse, je suis contente de constater que chacun de mes détails en photo macro est beau !

Gonzague. – Encore heureux ! vu le nombre hystérique de photos qui ont été prises ! Bout à bout, on pourrait même en faire un film !

Anouk. – Tu ne te représentes pas l'avancée que c'est pour moi ! En plus, si vite ! La vieille fontaine que j'ai été jusque-là attire désormais les petits oiseaux... C'est déroutant. Et tout ça, grâce à toi, Gonzague ! Et grâce à Clarisse, aussi !

Gonzague. – Je t'aime, on s'observe plus et mieux, tout ne peut que monter en intensité ! Et puis, il n'y a qu'un tourtereau pour remarquer des attentions de tourtereau. Qu'est-ce qu'on est bien, Anouk, je suis impressionné ! Mais là où l'on fait fort, c'est de vouloir en plus de l'intense, le profond ! *(avec un charme qui va jusqu'au subliminal)* Rapproche-toi encore de mon âme, inspirante Anouk, et tu l'entendras te dire que nous pouvons démarrer des enfants !

Anouk. – Tu as de chouettes pectoraux, c'est vrai, et je passerais bien ma vie contre toi. Caramba, ton corps est un nid de plaisirs, mon Gonzo !

Gonzague. – Promets-moi ma belle que jamais l'habitude ne nous gâtera. Pour ce faire, jure-moi de te réveiller tous les jours avec la volonté de la rejeter. Il ne faudrait pas qu'elle nous fasse son horrible sourire, ne serait-ce qu'une fois, promets-le-moi, Anouk, promets-le-moi !

Anouk. – Je te le promets, mon petit trésor, on n'arrête pas un amour en plein vol ! Mais toi qui m'aimes tant, saurais-tu dire ce que j'ai en tête présentement ?

Gonzague. – Oui, je t'aime beaucoup et je sais que ta complicité et tes incessantes surprises me charment. Toi avec moi, c'est comme si on montait le même cheval dans un manège sidéral ! Mais quelle est cette autre femme qui, à force de vouloir nous rejoindre, va faire plier l'équidé ?! Hep, n'y aurait-il pas danger sur ce qu'on essaie dans notre couple de rendre vivant ?!

Anouk. – Tu ne m'as pas répondu, Gonzague ! Je vais te le dire autrement : sais-tu quelle idée est en bilboquet avec mon cerveau, là, maintenant ?

Gonzague. – (*énervé*) Mais je ne sais pas ce que tu as en tête, moi ! (*se reprenant, avec douceur*) Laisse donc ta bouche me le formuler en faisant ses petites vibrations... j'en serai enchanté !

Anouk. – Dragueur impénitent !... Voilà : j'ai la conviction d'être dans une histoire plus forte que moi. Et plus forte que toi. C'est comme quand on a conscience d'être pris dans un événement historique, quoi qu'on fasse ! Mieux : on se doute que l'avenir s'en servira et que les générations qui nous suivront s'en nourriront. S'écrit alors quelque part quelque chose d'indélébile. Et face à cela, on sent qu'on n'est rien et c'est bien, juste on y assiste comme des spectateurs en carton... Bigre, quelle chance a-t-on que des choses existent sans nous, non ?! N'est-ce pas un idéal de vie ?

Gonzague. – Oh, Anouk chérie, tu profères des paroles formidables parce que tu es incroyable ! Solennelle et imprévisible, c'est comme ça que je t'apprécie ! Fermons donc les yeux pour fixer ensemble ce bonheur présent !

Anouk. – D'accord... et après j'irai aux toilettes parce que... enfin, bon !

Ils ferment les yeux... ce qui génère chez Anouk un tas d'images qu'elle se met à énoncer, telles des paroles automatiques...

Anouk. – Un âne, roi de la sérénité, qui veille sur nous en vertu de la table de sa sagesse rieuse, s'approche de moi. Nous deux, dans la foule, formons une arche qui se dessine tant nous cherchons à nous donner la main. Nous avançons à présent à la vitesse d'un battement d'ailes, étant une aile chacun. Encore peu de temps avant, nous étions l'un pour l'autre des inconnus qui se promenaient avec une taie d'oreiller sur la tête, et voilà que maintenant nous nous retrouvons en lapins détroissés de leur peau et de leurs inquiétudes angoras. Alors le soleil, avec son éclat plus légendaire que manifeste nous frappe de toute sa couleur. Chouette ! Plus tard, nous nous envolons d'un arbre sans tronc sur lequel nous étions montés lors d'un jeu. Nos pensées rouges deviennent roses, diffuses je veux dire. Notre joie se lève comme un rideau de théâtre, elle nous envahit, elle nous chatouille comme d'improbables mains. Le panorama de notre avenir semble clair et les villes en construction rêvent de nous, nous observent. C'est alors que ta paume bleu ciel, liée à ton sourire pleins phares, me fait fleurir un sein en lien avec mes jambes tricoteuses. Je décante de plaisir. Tout est normal, qu'on les vive ou qu'on les pense, les sensations existent. « Et nous, existons-nous ? » : parole d'âne ? Mais qui suis-je ? L'apparition finit par nous saluer bien bas... Mais où suis-je, Gonzague ? Un ruisseau, en contrebas... Tout s'efface, se réécrit, s'efface, se...

Gonzague. – Ça va, Anouk ?

Anouk. – Oui, même si je sens que bien des choses m'échappent !... Et toi ?

Gonzague. – Oui, ça va. Mais comment fais-tu pour toujours avoir le couvercle fermé sur un tel volcan qui bouillonne en toi, c'est impressionnant ! Et arrêteras-tu un jour de m'exciter... à moins que tu sois déjà enceinte de moi, c'est-à-dire comme doublement habitée par la vie ?!

Anouk. – Non, je suis surtout aux anges, Trésor !

Gonzague. – Il n'y a pas à dire, ça manque alors de couilles tout ça ! Excuse-moi, mais trop de couleurs m'agitent, moi je ne tiens plus !

Anouk. – Oh ! là ! là ! là, je ne peux plus attendre, je vais aux toilettes ! Et puis il y a aussi Clarisse qui ne devrait plus tarder : elle doit nous rejoindre, m'at-elle dit. Je me dépêche de revenir avant elle, pour finir notre discussion.

(sur le chemin des W.C., à elle-même) Zut, je n'ai pas réussi à lui servir la tarte. Pourvu que l'arrivée de Clarisse ne bouleverse pas tout, il y a des chances qu'elle révèle nos intentions brutalement ! Quand j'y pense, ça me liquéfie ! Vite ! Vite !

SCÈNE 11

Anouk revient quand Clarisse arrive. Cette situation soulage finalement la première. Gonzague, quant à lui, a profité de sa solitude pour se commander une assiette de frites qui est maintenant devant lui.

Gonzague. – Des frites, des frites, des frites, il n'y a que ça de vrai ! C'est ça ou recrapoter ! *(Il s'arrête brutalement de s'enthousiasmer lorsqu'il voit Clarisse approcher.)* Clarisse, tu m'as fait de la peine, et ça me soulage de te le dire.

Clarisse. – Moi qui étais contente à l'idée de vous voir avant même de vous voir, et qui suis contente de vous voir maintenant, je commence par être déçue avant même que ça ne commence !

Anouk. – *(à Clarisse, parlant d'eux trois)* Il reste des choses à nous dire, je n'ai pas pu...

Gonzague. – *(à Clarisse, en interrompant Anouk)* Je vais plus loin dans mon propos : ...

Anouk se jette alors sur les frites.

Gonzague. – ... Démonstrateur n'est pas un métier recommandable. Tu t'enfermes, tu t'enfermes, faute de vouloir tout contrôler et tout accaparer ! La Normandie avec Anouk, c'était mon idée. Et tu es partie avec mon idée et mon adorée ! Ça fait « re-double » peine pour moi ! Désolé, mais cette indigestion, il me fallait te l'exposer. À chacun son soulagement. Et je crains fort que ta promesse de ne plus m'aimer consciemment ne suffise pas. Clarisse, respecte nos projets, ou l'on ne se croquera plus jamais.

Anouk. – C'est un cauchemar, que faire ! *(à Gonzague)* Gonzague, je t'en prie, fais preuve de compréhension et de sagesse, Clarisse vaut plus que son attitude reprochée. Tu es d'ailleurs ici le mieux placé pour pouvoir nuancer sa personnalité, non ?!

Gonzague. – (à Anouk) Pourquoi intervienstu, Anouk ? Mon humeur doit s'écouler, se tarir ! Reste sur le côté !

Anouk, contrariée, se remet à manger plus de frites et plus rapidement.

Clarisse. – Gonzague, pardonne-moi (*elle tousse*). En Normandie, avec Anouk, on avait à se dire des choses très importantes, des choses de nature à changer le cours de nos vies et c'est ce qui s'est passé ! C'était nécessaire et incontournable, sache-le !

Anouk. – Oui, tout est vrai ! D'ailleurs, à cette occasion, Clarisse s'est montrée très très responsable et plus que touchante, justement !

Gonzague. – Tu as au moins raison sur un point, elle est toujours « très très », à un niveau tel que je n'en voie plus qu'une caricature, mais malheureusement pas celle que tu me dépeins !

Anouk. – Il faut s'apaiser, mon petit trésor. Qui s'apaise au présent travaille pour son avenir !

Clarisse. – GARÇON, L'ADDITION EST POUR MOI ! (à Gonzague) Par hasard, ne me trouverais-tu pas plus utile en morte ? Gonzague, si tu es toujours le dernier averti de ce qui se passe, c'est parce que les femmes entre elles parlent beaucoup et souvent. Eh oui, l'échange de leurs intuitions est pressant, et personne n'y peut rien, c'est comme un besoin. Cette spontanéité leur donne naturellement une longueur d'avance sur quiconque, il n'y a donc rien là contre toi, je t'assure ! (*Elle tousse.*)

Anouk. – Tout à fait ! De nos états, nous en sommes tous victimes, à notre façon ! Il y a des logiques contre lesquelles on ne peut rien, Gonzague, c'est tout !

Gonzague. – (à Clarisse) Et tu crois me convaincre avec des généralités, là où il n'y a que cachotteries... ou je ne sais quel calcul !

Anouk. – BON, STOP, LÀ ! JE VOUS REGARDE, JE VOUS REGARDE ET VOUS FAITES « VIEUX COUPLE » !! DÉSOLÉE, MAIS CE FONCTIONNEMENT ENTRE VOUS NE ME CONCERNE PAS DU TOUT, VOUS NE POUVEZ PLUS ÊTRE COMME ÇA ET VOUS DEVEZ

L'INTÉGRER ! MOI QUI PARS DE RIEN, UNE VACHE EN FAÏENCE POUR AINSI DIRE, MOI QUI VOUS AI VUS VOUS SACRIFIER L'UN APRÈS L'AUTRE POUR ME SAUVER, MOI QUI VOUS RENDS AMOUREUX DE MOI SANS SAVOIR POURQUOI, (*en finissant avec frénésie l'assiette de frites*) J'EXIGE QUE NOUS FASSIONS ICI ET MAINTENANT TOUT NOTRE POSSIBLE POUR VIVRE UN COUPLE MODERNE À TROIS, NOUS TROIS ! ALORS ŒUVRONS, ŒUVRONS, CAR IL Y A ENCORE MOYEN DE ME FAIRE RÊVER MAIS IL NE FAUDRAIT PLUS TARDER, OUI, PLUS TARDER !!!

Clarisse. – Ça, c'est bien dit !

Gonzague. – MAIS J'EN AI MARRE, MOI, D'ÊTRE AU COURANT DE RIEN !! C'ÉTAIT DONC CLARISSE LE TIERS MANQUANT !?!

Gonzague casse son verre, ce qui crée un silence durant lequel tous les trois se regardent. Cependant, il n'a pas vu qu'il s'est coupé et qu'il saigne.

Anouk. – Qu'on le veuille ou non, nos vies à tous les trois se mêlent comme des aimants, et on n'y peut rien ! Pour que ça marche et qu'on le vive bien, nous devons maintenant chacun nous impliquer dans ce « troupe », je veux dire notre couple à trois ! Œuvrons donc, mes amours, simplement œuvrons, je le veux et je vous le demande instamment ! Et on peut y arriver, il suffit d'un peu de bonne volonté !

Clarisse. – Elle a raison, il faut se souder ! (à Gonzague, en parlant d'Anouk) Regarde-la comme elle est magnétique, alléluia ! alléluia ! (*s'assurant que Gonzague ait regardé Anouk*) Après ce « spectacle », te reste-t-il une objection ? Tiens, tu n'as plus de moustache !

Gonzague. – Oui : pour qui va-t-on passer... mis à part un polygame avec deux lesbiennes ?!

Clarisse. – Présenté ainsi, c'est vrai que ça fout la honte !

Les clients quittent l'établissement...

Anouk. – Mais l'amour appelle l'amour, Gonzague, ainsi se rallieront à nous les « gens à œillères », comme tu les appelles !... L'amour ne guérit-il pas de tout ?

Clarisse. – Parfaitement !

Anouk. – *(pour elle-même)* On a beau dire, c'est lourd les frites ! *(à tous)* Essayons, quoi !

Gonzague. – Mais si l'amour est plus fort dans un de nos trois couples, cette différence générera inmanquablement des problèmes ? Et là, on fait comment ?

Anouk. – La différence entre un kilo de viande rouge dans un plat en Inox et la spécialité qu'en fait une grande toque ne demeure pas dès lors qu'on y met un travail inspiré ! À défaut, il y a toujours la solution d'être plus « tartare », non ?!... Ne vous inquiétez pas si je vomis, ça n'a rien à voir avec vous.

Clarisse. – Anouk a raison, on doit faire preuve d'ouverture tous azimuts tant nous méritons tous trois de vivre très heureux, et nous y arriverons quand bien même la société commence par nous haïr ! Allez, « œuvrons », comme elle dit !

Anouk. – Oui, voilà, c'est ça ! Et maintenant j'aimerais qu'on se prenne la main et qu'on pense très fort à nos retrouvailles et à notre réussite ! Oui, scellons cela !

Gonzague. – Là, dans ce café ?!

Clarisse. – Mais bien sûr, Gonzague, il ne faut jamais laisser la pourriture du doute s'installer où que ce soit, même une seule seconde, allez, zou !

Anouk. – Oh ! là ! là ! je dois absolument aller aux toilettes, ce que j'ai mangé ne passe pas, on reprend tout de suite après, promis ! Ne bougez pas, je reviens ! *(Elle y va.)*

Gonzague. – Je vais en profiter pour me recommander des frites : avec toutes ces émotions, je ne me suis même pas vu les finir !

Clarisse. – Et c'est toujours moi qui paye, si, si, j'insiste.

SCÈNE 12

Une nouvelle assiette de frites, cette fois-ci trop cuites, est devant Gonzague.

Clarisse. – La paix entre nous, c'est comme si chacun avait cloué son étoile protectrice au-dessus de lui et qu'à elles toutes, elles formaient une belle constellation ! Il faudrait plus souvent laisser travailler l'univers en nous, n'est-ce pas Gonzague ? C'est cela, le nouvel « effet Anouk » !

Gonzague. – Oui, tirons un trait sur le passé, un trait d'union entre nous !

Clarisse. – Ces derniers temps, Anouk est si contente d'être avec toi et avec moi, qu'il faut à tout prix que nous arrivions à nous unir sur le plan symbolique, sympathique et même concret ! (à Gonzague) As-tu vu que tu saignes ?

Gonzague. – Ta passion soudaine nous donne des coups d'accélérateur que je ne te connaissais pas : elle me surprend, m'enchanté et m'assourdit à la fois !

Clarisse. – Attention, Gonzague, je suis devenue super positive : à l'avenir, tout contretemps me stimulera et je me précipiterai pour y remédier !

Gonzague. – Dans ces conditions, oublier ce que nous fûmes s'impose d'autant plus ! Entre nous, tout doit être soldé, remis à zéro. De la sorte, nous pourrons créer, et même renaître, c'est-à-dire devenir enfin ce que nous devons être. L'équivalent du tonneau de sang qui coule en nous avait besoin d'être ré-oxygéné. Nous serons bientôt des êtres nouveaux, bingo !... Les frites sont bien trop cuites.

Clarisse. – Pas d'accord, Gonzague : l'oubli ne peut exister : ma force provient de mes victoires accumulées et du souvenir que j'en ai. Nul ne saurait en effet raviver ce qu'il n'a pas vécu. Rappelle-toi d'ailleurs notre première rencontre, et constate à quel point elle nous a nourris... surtout

lors des moments difficiles ! Ce fut carrément une bouée ! Ô grand Dieu, ne me dis pas que tu as oublié ce champ de fleurs sauvages que nous foulions à nos débuts ! Fascinant et inquiétant à la fois, il était, quand on s'y est promené pour la première fois ! Un rêve qui a bien failli en son époque me faire sauter le cœur, et à plusieurs reprises ! Tout était très très mémorable : tu fus mon premier homme, Gonzague. Tiens, dis-moi qui de nous deux offrit le premier un bouquet à l'autre ?

Gonzague. – Mais moi !

Clarisse. – Oui, toi... toi pour moi ! On s'en rappelle et ça nous fait encore sourire de plaisir !

Gonzague. – Ô pauvres fleurs coupées qui ressemblent tant à l'être humain, êtes-vous signe de seconde vie ou de mort annoncée ?

Clarisse. – Blague ou pas, ces anémones furent surtout pour toi le moyen le plus rapide de me dire « je t'aime » sans avoir à le dire ! Tu étais gêné, nous étions naïfs, j'étais si jeune, jeune et par le fait incapable d'imaginer les dix minutes qui suivraient ! Or, aujourd'hui, pour les avoir vécues, on s'en souvient à vie ! (en lui touchant l'avant-bras) Ose me dire que tu pourrais les oublier !

Gonzague. – Ce qui est bien avec les fleurs, c'est leur jaillissement de couleurs ! Un plaisir à chaque fois neuf ! Je me souviens, en effet, d'une mer verte et fleurie que survolaient les papillons, les plus légers pétales que l'on connaisse ! Ils clignotaient ! Ils étaient beaux comme des bijoux que le jour saillissait ! Tu as ouvert ton ombrelle décorative, je t'ai embrassée, ta pince à cheveux est tombée et nous n'avons pas voulu la ramasser. L'herbe fut couchée. Ta carotide miroitait à chaque coup de vent dans les feuilles, une branche de figuier nous surplombait. À cette époque, pour moi, tous les arbres étaient des figuiers. Il faisait un soleil liquide qui ne pensait qu'à te toucher ! « Ombres-éperviers », sortez immédiatement de sa peau, c'est à moi de la caresser ! Et tu m'as dit...

Clarisse. – « Plus rien ne sera jamais comme avant. Et tant que cela demeurera, notre bonheur progressera avec nous dedans ! » Jusqu'alors

endormie comme une « photo en noir et blanc » accrochée au mur, j'avais laissé le temps glisser sur moi ; des regards y avaient, certes, fait des petits arrêts, mais c'est avec toi que j'ai pris du relief et de la couleur : je me suis vue naître ! (*joviale*) « Ton poids est presque léger, Gonzague », (*intimidée*) « défaisons-nous ! » Me sentant bien et, comme jamais auparavant, en pleine forme, je devins entreprenante, tu me savais raisonnable, ce qui me rendit très excitante et je le vis dans tes yeux ! C'est dans ce genre de moment suspendu que nous voulions un enfant. Tu es jeune, moi aussi, je crois en toi, tu me désires, j'aimais beaucoup que nos idées frondeuses travaillent en moi ! « Que tu es engageant ! » te glissai-je à l'oreille : une force à décorner les bœufs nous réunit. Je t'ai suivi partout, et c'est justement parce que nous sommes allés partout que nous avons oublié de faire un enfant ! Fatale erreur ! Mon drame ! Donner la vie m'aurait aidée à être plus que moi, hors de moi... et on ne se serait jamais quitté ! Un bébé parmi nous aurait tout changé, oui, tout changé, Gonzague !

Gonzague. – Avec le temps, ta quête du confort fut pour moi un film d'horreur ! Puis tu ajoutas à ton fébrile « défaisons-nous », je l'entends encore, un...

Clarisse. – « Embrasse-moi, embrasse-moi comme on plonge un seau dans un puits, c'est-à-dire sans hésitation et avec envie de profondeur ! » Près de nous, les insectes ne se souciaient guère de leur petite taille pour faire de grandes choses. J'ai alors fermé les yeux et ai souhaité très fort que tes lèvres fassent prospérer des forêts d'idées, ou tout du moins bourgeonner tout ce qui était possible en moi !

Gonzague. – Tu as rougi comme un coquelicot. Une biche est passée à vélo. C'est alors que des nuages en forme de violons stationnèrent au-dessus de nos têtes boursoufflées...

Clarisse. – Nos cheveux étaient vigoureux. Les tiens, encore plus, ils avaient neuf reflets différents, je les ai comptés ! Tout était d'une sauvagerie magnétique, j'ai fait un signe de croix dans ma tête, je nous sentais à la pointe de la vie, nous étions comme couverts de joie...

Gonzague. – Une musique de pluie éclata, nous fûmes transpercés par ses archers. L'eau froide nous redessina – nous avions drôle d'allure – et nous rapprocha. Un seul instinct pour deux, avions-nous à ce moment-là, j'en suis convaincu, comme le corrobora notre rhabillage épileptique et synchrone !

Clarisse. – « Regarde comme tu as frisé ! » t'ai-je dit, après que nous ayons investi un dessous d'arbre. Je m'aperçus alors que j'étais plus nue que nue sous ma robe trempée ! Tu le vis, ça te relança. Ta franchise me rassura, car seules les fausses gênes sont louches, d'ailleurs je le pense toujours...

Gonzague. – Oh ! comme il est préférable, Clarisse, d'oublier tout ça ! Qu'on n'ait plus le même âge à chaque fois que revient la pluie en diminue déjà le risque. Peut-être est-ce de la folie, mais concluons par-dessus tout que ces deux êtres n'étaient pas nous ! Parce qu'elles sont belles, certaines histoires appartiennent à tout le monde plus qu'à leurs auteurs, c'est bien mieux comme ça, et là, c'est le cas ! Clarisse, fais ça pour moi !

Clarisse. – Miséricorde ! C'est très dur ce que tu me demandes !

Gonzague. – Surtout que, pour Anouk, je veux un amour neuf ! En cela nous saurions nous renouveler, ce qui permettrait une vie à trois ! Essaie donc de trouver en moi le charme de l'étranger qui sort de nulle part, et tout sera réglé !

Clarisse. – Je ne suis pas sûre de ce que je fais, mais je te le promets, Gonzague, je nous le promets ! Ciel, que c'est dur ! (*au bord des larmes*) Et quelle drôle de mutilation !

Gonzague. – Merci Clarisse, c'est Anouk qui va être contente. Après tout, nous lui devons bien ça ! Et c'est à ce prix fixé entre nous deux que ça marchera pour nous trois ! (*Et, regardant Clarisse comme si c'était la première fois* :) Il me semble que je commence à t'aimer, Clarisse... (*avec une joie porteuse d'un désarroi profond*) Alors, vivons sans attendre ce

que le temps n'a pas su nous voler !... (à lui-même) Pourquoi suis-je si tragique ?

Clarisse. – Bon, ben on est prêt pour s'embrasser ! (avec une gêne adolescente) Euh... personnellement, je crois que je suis ravie que... euh... Ravie !

Mais Anouk revient des toilettes et le jour commence à baisser.

SCÈNE 13

À part les trois piliers de bar que sont devenus Clarisse, Anouk et Gonzague, il n'y a pas d'autres clients dans le café.

Anouk. – Ah, la montgolfière voit mieux les paysages ! (Et elle rit.) (à Clarisse & Gonzague) Allez, répartissons-nous autour de cette table et prenons-nous les mains. Que nos doigts craquent leur marbre et que nos cœurs jaillissent de nos statues... tant, à partir de maintenant, nous devons nous sentir unis et généreux, en quelque sorte, heureux de vivre !

Clarisse. – Et si on transformait cette pensée en quelque chose de concret !

Gonzague. – Oui, donnons-nous des noms de chefs indiens... (se ravisant devant l'air désabusé de Clarisse) pour nous détendre... (cherchant à séduire Anouk) à moins que vous me confirmiez que ce soit le moment de plier nos serviettes pour nous en faire des mitres ! (parlant de sa serviette-mitre) Car, hop hop hop, moi j'ai hâte de mettre une gueule de poisson sur ma bobine afin de gober toutes les étoiles filantes qui passent. Empruntons leur brillant ! Et ce rêve impossible, mesdemoiselles, il est à votre portée, je vous le tends !

Anouk. – Mirifique ! Quelle imagination fantastique, Gonzague ! Il n'arrête pas !

Gonzague. – (à Anouk) Oui, je suis comme ça à chaque fois que je te vois !

Clarisse. – (à Clarisse) Ne t'emballe pas, il me taquine. (à Gonzague) Et à part ces « gnagnagna, gnagnagna », concrètement et sérieusement, tu proposes quoi ?

Gonzague. – Ceci : en tant qu'homme, mesdames, je prendrai toujours le temps de vous regarder. Chaque matin, votre corps sera pour moi une bonne nouvelle, un journal dont je ne raterai aucune rubrique !

Anouk. – Oh ! là ! là ! c'est beau ça, Gonzague ! En plus, ça me fera comme une deuxième séance photo ! À mon tour : je choisirai toujours mes paroles de manière à ce qu'elles vous soient utiles et agréables, et elles vous serviront de maison ! Le bonheur s'y invitera, même sans nous le demander ! (*ça la rend enthousiaste*)

Gonzague. – En plein milieu de journée, je vous emmènerai profiter des grands paysages. De me voir émerveillé vous encouragera à vous sentir extrêmement bien !

Anouk. – (*avec extase*) Oui, et on y sera tellement ivres de joie qu'on s'y allongera en se prenant pour des pyramides devant lesquelles le temps se suspendra de lui-même...

Gonzague. – (*étonné et charmé par Anouk*) Eh, Anouk, dès que tu reviens à toi, on part ensemble, je t'en supplie, là, moi je fonds complètement pour toi !

Clarisse. – Ce n'est pas que je déteste vos promesses de don, mais on a surtout intérêt à trouver des idées qui nous rendront invincibles lorsque les vrais problèmes arriveront. Car, pour les couples comme pour les « troupes », ça pète toujours quand un événement imprévu leur tombe dessus ! Mes chéris, comprenez qu'il nous faut du solide, du concret, du palpable, excusez-moi d'insister ! Moi, par exemple, je vous laisserai des petits mots et des gâteaux au chaud pour que vous sachiez qu'à chaque fois que je suis de sortie, je pense à vous ! C'est minime, mais c'est concret !

Gonzague. – Ne t'inquiète pas, Clarisse, le jour où le diable s'invitera, moi je le recevrai !... ne serait-ce que pour voir si ce n'est pas Dieu déguisé ! (*il rit un bon moment, mais s'arrête net en découvrant la mine déconfite que fait Clarisse*) C'est vrai, tout le monde a bien le droit de se marrer, non ?!

Clarisse. – Pourquoi dit-il ça ? Tu cherches à m'énerver ?!

Anouk. – Non, Clarisse, il te glisse simplement l'idée que nous sommes avant tout de petits humains imparfaits. Il est bon aussi de savoir que seuls

la farine de notre humilité et le levain de notre créativité pourront soulager nos boîtes crâniennes assiégées par l'inquiétude : voilà ce qu'il a voulu dire, à sa façon...

Gonzague. – Et, au fur et à mesure que nous échangeons, notre enchantement s'étageait de belle façon. Avec quelques phrases supplémentaires, nous étions montés très haut sur l'échelle des rêves dynamisants, ceux qui patinent les cœurs durablement.

Anouk. – On se sentit alors si bien ensemble que tout prit un goût d'éternité !

Clarisse. – Avoir l'impression d'être à ce point liés, quoi qu'il en soit, m'apaisa. En quelques instants, de la complicité en veux-tu en voilà sortit de toute part, et j'y crus finalement... même si j'espérai secrètement qu'un bon gros projet concret nous habite, nous dirige... D'ailleurs je fomentais déjà une idée et son plan d'action.

Anouk. – Imaginer toutes les ondes de jouissance qu'on avait laissées autour de cette table m'excita. Car le jour où elles deviendront fluorescentes, plus personne ne se sentira seul. C'est avec des choses comme celles-là qu'on arrivera un jour à adoucir le monde, et il en a grand besoin !

Gonzague. – « Mon Dieu, que c'est fabuleux ! », me lança alors le Diable en me tendant sa cagoule ! (*Il rit.*)

SCÈNE 14

Un an plus tard, tous trois sont devenus les propriétaires du café-hôtel-snack. Une enseigne lumineuse indique « Le CL.AN.GO. » En fin de journée, après le service, ils se réunissent pour faire les comptes à la bougie. Gonzague a un crayon dans une main et une cigarette dans l'autre.

Anouk. – Bien que non prévue, cette panne d'électricité tombe à pic ! Voilà qu'un peu de poésie se mêle à nos comptes ! Vous avez de belles ombres, vous savez ?

Gonzague. – NON, MAIS JE PEUX ME CONCENTRER ?... Sinon, on va encore prendre du retard, et le retard, il y en a marre, vraiment marre !

Clarisse. – C'est sûr que depuis qu'on a racheté ce bar, jamais on n'a pris le temps de souffler ! Aux pieds, c'est terrible : j'ai même mis des chaussures plates pour aller plus vite ! Et bientôt, ça deviendra incongru de se laver !

Anouk. – Oui, les mois s'écourent ici comme l'érosion d'un château de sable qu'orchestrerait la marée de nos affaires courantes ! *(parlant de la panne d'électricité)* C'est une bonne chose, cet incident !

Gonzague. – Que le diable vous emporte, vous et vos blabla ! Pour quoi ces comptes ? Pour quoi ces sous ? Dites-moi, au fond de vous, ce que vous espérez vraiment, car moi je ne peux plus les faire, ils reviennent sans cesse, JE NE LE VEUX PLUS !

Clarisse. – Je comprends complètement ton dégoût, Gonzague : sans qu'on s'en rende compte, le bonheur a quitté cette maison.

Anouk. – Et pareil pour nos corps engourdis !

Clarisse. – Ne dis pas ça, malheureuse, tu vas perpétrer notre poisse !

Et, après un temps de désespoir paranoïaque vécu à trois...

Clarisse. – Pardonnez-moi d'être directe et cassante, mais il y a quelque chose de mort entre nous. Le diable s'est invité, j'en suis certaine, tu devrais être content, Gonzague ! Alors maintenant qu'un problème nous est réellement tombé dessus, que faisons-nous de concret pour y remédier ? *(elle pleure)*.

Gonzague. – *(regardant Clarisse avec reproche)* Sincèrement, avoir acquis ce café-hôtel-snack est une erreur ! Ça ne nous ressemble pas ! Ce n'est pas parce qu'on buvait souvent ici qu'il fallait acheter tout l'établissement, je trouve ça débile comme raisonnement ! Face à cette crise, une seule chose reste à faire : tout arrêter ! Accordons-nous ce week-end, la mer a dû énormément changer depuis qu'on l'a vue, sans compter qu'on a dû aussi lui manquer, qu'en pensez-vous, dites « oui » !!

Clarisse. – *(désespérée)* Je ne sais pas ce que j'ai, moi, mais effectivement je me mettrais bien d'un coup à collectionner des coquillages !

Anouk. – Bigre, comment a-t-on pu laisser refroidir à ce point tous nos désirs, c'est effarant ! Je nous vois, là : on dirait trois vieilles filles qui s'enflamment subitement de s'être donné la main lors de leurs retrouvailles à la messe ! C'est nul ! *(déprimée)* Et on est là, toutes droites, toutes balourdes, toutes engoncées, toutes sobres et toutes sombres ! *(comme folle de désespoir)* Quelle horreur, ma robe est une longue cloche que je soulève pour happer les chiens, puis que je rabaisse pour les étouffer... Excusez-moi d'être fofolle, mais ça me fait du bien, je ne voudrais pas craquer, il ne faut pas...

Clarisse. – Oui, pour rien au monde nous ne devons rire de cette histoire de cloche, la vérité est bel et bien qu'on chavire ! *(en se référant à Anouk)* Et moi qui enviais les âmes d'artistes pour leur insouciance, moi qui pensais même en être une, au moins la nuit, je bois la tasse avant Anouk ! C'est moi qui ai disjoncté l'établissement ! À coups de masse. Alors oui, châtiez-moi, je rêve qu'on me blâme ! Bon sang, de tout faire pour me racheter à vos yeux me procurera un énorme plaisir ! Au moins, autorisez-vous à m'en vouloir, s'il vous plaît ! Oui, oui, je meurs d'envie de réparer

quelque chose ici, vous comprenez, j'en ai besoin ! Autre contretemps, autre aveu, que l'on me pardonne également ou qu'on m'en veuille à vie, mais depuis un mois, mon bonheur affiché n'est qu'un masque. Navrée de n'être plus qu'un « miroir-soldat » : je fais en effet tout ce que vous attendez de moi juste pour que vous vous intéressiez à moi ; j'étais même prête à tout donner pour qui accepterait de s'arrêter ne serait-ce qu'une seconde devant moi, juste savoir s'arrêter pour me voir vraiment comme je suis, je n'espérais que cela, mais je n'ai rien eu, vous n'avez rien vu, pour vous je n'existe plus, alors oui, adieu ! (*Et elle pleure, exténuée.*)

Anouk. – Tu te trompes, Clarisse, toutes tes qualités te sont connues, on ne pense jamais à t'en parler, c'est tout... Pour preuve, cette nuit encore, j'ai fait un rêve dans lequel tu étais exemplaire ! C'était un songe qui regorgeait de sons et d'images, et il avait pris la forme d'un nuage enivrant ! Si ça se trouve, on peut toujours le voir dans notre chambre. Écoute-moi, Clarisse, tu étais un homme noir, souriant, accueillant, chaleureux, bienheureux et naïf. Et toi, Gonzague – vous allez rire – un singe habile et facétieux ! Vous étiez donc tous deux autour de moi – on se sentait extrêmement bien ensemble – car je vous montrais comment, avec une baguette faite avec un simple journal roulé, je transformais un coquillage en carafe d'eau ! À chaque parole prononcée, mon visage se lissait, s'illuminait et mes yeux bourgeoisaient, ma bouche fleurissait ! Mes dents comme des pétales ! Mon souffle suffisait à engendrer de bonnes nouvelles ! Clarisse, tu avais un tic, ça te rendait très sympathique, touchante, attachante ; il avait pour origine ton oreille tranchée ; à la place profitait un trou rouge comme une trachée. Mais tu t'y étais faite, et nous-mêmes t'aimions ainsi parce que ça te rendait très vive, très concrète et unique, je veux dire belle. Nous n'en étions d'ailleurs que plus soudés ! Tout était donc merveilleux, comme ce que je vous raconte ! Sauf que le singe buvait de plus en plus pour trouver le courage de vendre sa peau sans avoir à se tuer, un mystère...

Gonzague. – (*plaisantant*) Ça me donne des puces, ton histoire, Anouk !

Anouk. – Chut ! Une carafe... deux carafes... trois carafes... j'enchaînais avec succès les transformations de coquillages jusqu'à ce qu'une angoisse me terrassa : et si la mer n'enfantait plus de mollusques ! C'est là que je sautai du lit, en nage, comme un cabri nouveau-né. Mais nul placenta, juste ma nuisette trempée comme vous l'avez remarquée ce matin... (*à Clarisse*) Car, au final, tout s'affirme, tout se confirme inexorablement avec le temps, nos épreuves ne sont que l'occasion de nous faire réagir, de nous adapter ! Ne perds donc jamais courage, Clarisse, jamais, ne serait-ce que parce que l'Amour est toujours là pour nous faire grandir !

Gonzague. – Formidable, Anouk ! Ta langue de rêve prend la forme d'une barque qui fait voyager nos pensées, y compris celles qui se sont échouées la veille, quel miracle !

Clarisse. – (*résolument tragique*) Et pour ceux qui ne savent plus rêver et qui ne croient plus en rien... vous faites quoi de concret ?!

Anouk. – Mes amours, embrassez-moi, en même temps, chacun sur une joue, pour que vos deux bouches soient comme deux bras qui se referment sur moi !

Ils l'embrassent, avec elle au milieu, façon sandwich.

Anouk. – Cela était mon rêve le plus cher, et par votre action conjointe, vous l'avez rendu accessible !

Gonzague. – Fermons donc les yeux pour fixer ensemble ce bonheur présent !

Ils font durer cet instant précieux tellement ça leur est agréable de se sentir de la sorte soudés, jusqu'au moment où, comme une détonation :

Clarisse. – (*avec les nerfs qui craquent*) IL FAUT VENDRE CE BAR, ON A FAIT ASSEZ DE PROFITS, ÇA VA MAL FINIR !

Gonzague. – Comment ça ?! Avec tout ce qu'on a entrepris comme travaux alors même que nombre d'envies formulées restent à réaliser ?! Ah, ça non, engageons plutôt un comptable !

Anouk. – Tu es sérieuse, Clarisse ? C'était avant tout TON idée de nous lancer dans ce projet concret. Ce n'est pas parce que le robinet du vague à l'âme est ouvert en grand que nous devons baigner dans un désespoir massacreur ! Moi aussi j'ai des angoisses qui me lèchent le squelette, et j'irai pourtant me coucher ce soir, sans rien dire et confiante, en faisant face à mes rêves et à mes cauchemars ! Par contre, ce qui m'importe par-dessus tout, c'est qu'on se remette à faire l'amour, ah ça oui, putain de merde !

Clarisse. – Miséricorde, je ne sais plus où j'en suis, moi, tout s'embrouille... Excusez-moi mes amis, pardonnez-moi mes chéris, maintenant je dois aller me reposer, oubliez-moi, oubliez-moi ! *(Et elle part dans son coin.)*

Un temps.

Anouk. – Gonzague, je sens que je dois la rejoindre, mais s'il te plaît, ne me suis pas, on va parler seule à seule et tu verras que ça repartira comme avant, et qui plus est, sur le même chemin ! Les miracles, tu sais, ça me connaît, j'en ai été la plus grande bénéficiaire ! *(avec un doute qui survient)* J'espère que tout n'est pas fichu, Clarisse est quand même très atteinte dans sa chair, c'est ce que je ressens au plus profond de moi.

Gonzague. – En effet, la situation est grave, grave comme jamais, je ne la vois même plus prier.

SCÈNE 15

Le lendemain, à la mer, ils sont tous les trois en bas des falaises qu'avaient parcourues autrefois Anouk et Clarisse. Bien que face à une formidable étendue d'eau, ils sont habillés à la plage comme à la ville. Gonzague fouille dans son sac. Il fait bon. Plusieurs baigneurs agglutinés en familles parasitent par leur présence sonore la force naturelle d'un tel paysage. Des mouettes, ici et là.

Gonzague. – *(à Anouk)* Flûte, on a dû oublier le champagne : ton idée tombe à l'eau...

Un temps de gêne entre eux deux.

Anouk. – Ce qui est bien ici, c'est que tout se redessine avec vérité : le grand nettoyage. Et j'avoue que c'est autre chose que le tête à tête que j'ai passé hier soir avec Clarisse : on était tellement fatigué qu'on a bien ri... ri puis dormi.

Clarisse. – Maladivement « ri », et maladivement « dormi ». Les nerfs. Mes nerfs. Enfin, le manque de nerfs plus exactement. On en avait besoin. Résultat : le problème n'est pas réglé. Moins aigu mais pas réglé. Pour être honnête : un fiasco, une sape sourde...

Gonzague. – Ce n'est pas pour rien qu'on est ici, profitons-en pour tout mettre à plat et faisons preuve de créativité sans perdre de temps, je vous en prie !

Anouk. – En tout cas, on a déjà l'air plus reposé, ici, en Normandie ! D'ailleurs ne voyez-vous pas que, sur cette plage, des idées n'appartenant encore à personne rôdent à la recherche d'un corps à habiter ! À nous de les tenter ! Alors tentons-les ! tentons-les ! *(voyants des baigneurs)* Qu'ils sont beaux tous ces gens, en maillots de bain ! C'est bête qu'on soit les seuls habillés ! Tenez, regardez l'homme qui court là-bas : on voit lui et son maillot, comme s'ils étaient deux images superposées !... ou comme si

on lui avait colorié un slip ! bizarre, non ?!... Nous-mêmes, penserions-nous différemment, une fois dans cette tenue ?

Mais ni Clarisse, ni Gonzague, trop préoccupés par la production de solutions, ne réagissent.

Anouk. – *(parlant d'elle-même)* Quelle intrigante question, ne pose-telle pas, celle-là !... Et je me remercie de me l'avoir posée ! La réponse est « non », car la nudité n'existe que depuis que le vêtement fut inventé, bien sûr ! Cet homme semble donc être nu parce qu'il est habillé, c'est sans doute pour ça qu'il m'a attiré l'œil ! Peut-être serions-nous trop exhibitionnistes à la maison ! C'est vrai, quoi, sans pudeur, on ne se voit plus ! D'ailleurs, se toucher ne nous émeut même plus ! Eh, Gonzague, Clarisse, pourquoi n'essaierions-nous pas dès notre retour de nous cacher ? de nous rendre par exemple introuvables pendant une semaine, comme si nous étions là mais sans être là, hein, pourquoi n'essaierions-nous pas ce jeu excitant ?!

Clarisse. – Tu veux rire, Anouk ?!

Anouk. – Délirant ou pas, *(le désespoir la gagne)* ce qui est surtout vrai, c'est qu'on ne s'étonne plus, qu'on ne s'étonne plus ET QU'ON S'AIME MAL ! *(piquée au vif)* REGARDEZ-NOUS : ON EST LÀ, SAGEMENT POSÉS SUR CE SABLE, ON DIRAIT TROIS BOUGIES PLANTÉES TOUTES DROITES SUR NOTRE PROPRE GÂTEAU D'ANNIVERSAIRE EN PLASTIC ! ET COMME ON SE RESSORT CHAQUE ANNÉE POUR PRENDRE L'AIR ET QUE CHAQUE ANNÉE SE RESSEMBLE, ON FINIT PAR NE PLUS SAVOIR L'ÂGE QU'ON FÊTE. EN FAIT, ON N'A PLUS D'ÂGE, ET LE TEMPS PASSE, PASSE SANS NOUS, EN UN MOT, NOUS NE VIVONS PAS ! TOUT CELA EST NUL, SI NUL... JE VOUS PRÉVIENS QUE SI NOUS RATONS LA RELANCE DE NOTRE VIE DE « TROUPLE », MOI JE NE LE SUPPORTERAI PAS ! *(Elle se met à pleurer.)*

Gonzague. – C'est bien vu, ça : à ce jour, ce qu'on s'apporte mutuellement ne suffit plus ! Pire : c'est même Anouk, la moins exigeante d'entre nous, qui nous le fait remarquer !! Clarisse, pour rien au monde, elle ne doit en souffrir sinon proche est le jour où tout est foutu,

irréremédiablement foutu ! *(paniqué)* MAIS RÉAGISSONS, NOM DE NOM !

Clarisse. – Tu as raison, Gonzague, il faut réagir et agir concrètement !

Anouk. – Peut-être pourrions-nous au minimum nous inspirer de ce paysage en faisant comme lui : produisons sans cesse des images nouvelles que nul n'a jamais vues ! Ainsi se régénérerait-on !!... En même temps, je me sens si fatiguée...

Gonzague. – Oui, nous ne devons plus être des cartes postales : une vie qui s'enferme dans un cliché, c'est en effet de la merde !...

Clarisse. – *(avec reproche)* Tu peux dire d'où te vient cette idée ?!

Gonzague. – MAIS PUTAIN, ON L'A POURTANT TOUCHÉ CE BONHEUR QU'ON NE CESSE DE POURCHASSER ! ON LES A CONNUS TOUTS CES INSTANTS SUSPENDUS QUI FONT DE NOUS DES ÊTRES NEUFS ET ENCHANTÉS ?!... Ce qui est incroyable, c'est qu'à peine a-t-on le temps de sentir qu'il est là que, hop, on ne le tient déjà plus ! Mais alors, doit-on voir plus large ? Et comment voir plus large lorsqu'il faut travailler en même temps ?! Au fait, c'est comment l'infini avec nous dedans ?!

Clarisse. – *(follement désabusée)* Ah, comme j'aimerais me faire aspirer par l'horizon, être emportée par les airs au-dessus de ces eaux, et zrloupppp !... Pas vous ?

Gonzague. – Bof, pas très concret, ce poncif !

Anouk. – *(dans un cri à déchirer le cosmos)* MAIS ARRÊTEZ, VOUS DEUX !

Silence tragique et confondant.

Clarisse. – *(à la criée)* À L'AIDE, À L'AIDE, ON A DES INCERTITUDES COMME DES GOUFFRES !... *(avec des pleurs saccadés)* Oh, excuse-moi si mon cœur s'enraye, mais je craque... Petite biscotte que je suis ! Petite biscotte que je suis !

Anouk. – Mais je suis là, Clarisse, accepte de sentir cette caresse qui remettra tout en place ! OBÉIS À CE QUE JE TE DIS.

Anouk la caresse, la masse ; Clarisse se blottit contre elle.

Anouk. – (à Gonzague avec une peine dissimulée sous une solidité de façade) Quand je vois qu'une telle étreinte peut la combler, je me dis qu'on n'a jamais pris le temps d'être humains.

Gonzague. – Comme tu es patiente, Anouk, enrichissante et belle, vraiment je t'aime ! Fermons donc les yeux pour fixer ensemble ce bonheur présent !

Mais Anouk n'accorde son attention qu'à Clarisse.

Anouk. – Te sens-tu bien, Clarisse ?

Clarisse. – Oui, je me sens presque redevenir moi-même, je renais...

Anouk. – (plus convaincante que convaincue) C'est en effet ce que je vois : tu prospères comme un cerf-volant. Apprécie à sa juste valeur ce redécollage et tu profiteras de sa force !

Clarisse. – Tu crois ?

Anouk. – Obéis !

Clarisse. – En tout cas, quelle grâce quand tu me masses, un bonheur !

Anouk. – C'est possible, je ne m'en rends pas compte, je le fais avec amour, tout simplement.

Un temps où « tout se remet en place ».

Clarisse. – Décidément, cette escapade m'a fait le plus grand bien, c'est à refaire... Je t'aime, Anouk, je te dois tout. (Et elle s'endort.)

Anouk. – Pauvre petite chapelle, elle s'effondre...

Gonzague. – Dis, j'ai trouvé ce qu'il nous manque à nous trois : la grâce, ce genre de grâce qui nous ferait tutoyer l'éternité ! Grâce et

espoir me semblent être les deux mamelles cachées de l'amour, et c'est ça qu'on va devoir traire, tu ne crois pas ?

Anouk. – Mais c'est très beau ce que tu viens de dire, Gonzo !

Gonzague. – En fait, je n'ai aucun mérite, ça m'est venu en te regardant !

Anouk. – Clarisse dort maintenant profondément. Tu as raison, en s'inspirant de ce programme, plus rien ne peut être comme avant. Je crois même qu'en quelques secondes, l'essentiel a changé... et nous aussi, comme par magie ! (chuchoté) Mon petit trésor, sois plus gentil avec Clarisse, elle perd de plus en plus pied, je te le demande. Et puis ça serait tellement dommage que je vous trouve tous les deux énervants !

Parce qu'Anouk bouge en s'exprimant, elle réveille Clarisse qui se dresse brutalement pour dire :

Clarisse. – RENTRONS, J'AI UNE IDÉE : ON VA RÉAMÉNAGER TOUT LE CAFÉ, ET IL VA FALLOIR BEAUCOUP DE PLANTES ! J'ai des tas d'images qui me sont apparues, c'est génial, jamais je n'en avais eu ?! (à Anouk) Pourtant d'habitude, cette chance t'est réservée, mais là, elle est pour moi. Écoutez-moi : premièrement, notre établissement devra être aussi paisible qu'ici, et secondement, nous serons nécessairement généreux. Divin, non ?! En tout cas, c'est décidé, moi je m'y mets à fond ! Gonzague, tu vas voir, je vais t'épater et tu iras jusqu'à m'aimer à la folie ! Je crois en définitive que vous me connaissez vraiment mal : je vais donc vous montrer qui je suis, subito ! (Et elle rit exagérément, à la limite de l'hystérie.) Allons, allons, on rentre !

Anouk. – (parlant de Clarisse) Quelle tornade ! Moi qui ressens déjà ton projet au plus profond de moi, je vais t'aider, et on va d'ailleurs tous s'y mettre ! Tiens, au fait, Gonzague, tes talents de gratte-papier vont pouvoir transmuier : finie la comptabilité et bienvenus aux vers enchanteurs ! Être « nécessairement généreux » va pour le coup devenir très concret avec ce qu'on va faire ! Je vais t'expliquer...

Gonzague. – Mais où puises-tu toute cette force, Anouk ?! et toute cette complicité naturelle ?!

Anouk. – C'est parce que moi, j'ai déjà changé, pas toi ?

Clarisse. – (à Anouk, sans réfléchir) Oui, mais c'est plus facile pour toi, tu pars de rien !

Anouk. – (bouleversée) Hein ?!

Grand silence.

Anouk. – Tu le penses vraiment ?

Clarisse. – (mentant) Euh... non, d'ailleurs je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça... Bon, on y va ?

SCÈNE 16

Quelque temps après, une fois le réaménagement du café-hôtel-snack terminé, c'est une impression de bar des tropiques qui saute aux yeux : de généreuses plantes vertes dilatent l'atmosphère, au centre, un arbre de belle taille (en pot) surplombe une fontaine, des tables de facture « tribale » ne manquent pas de mysticisme et l'enseigne lumineuse affiche désormais « Bois-moi » à la place de « Le CL.AN.GO. ». On est proche de l'heure d'ouverture (début de journée) et nos trois protagonistes s'affairent à le mettre en service. Une harpe se trouve près de la fontaine ainsi qu'un mégaphone. Gonzague, la coupe de cheveux très dégagée, fume plus que jamais.

Anouk. – Oh ! là ! là ! mes amours, j'ai encore vu dans le courrier de ce matin, une lettre pour nous trois. Il y est écrit que ceux qui vivent à trois sont des dégueulasses...

Gonzague. – Non ?!

Anouk. – Si !

Clarisse. – Plus tard, Anouk, tu veux bien, on a tellement de belles choses à faire sur cette Terre qu'on ne va pas se laisser disperser par de telles bêtises !

Gonzague. – En plus c'est une question d'éducation sexuelle, pas moins !

Clarisse. – Je vous rappelle que c'est dans cinq minutes qu'on ouvre, alors on ne s'endort pas : notre nouvelle formule n'a qu'une semaine d'existence, et moi j'ai encore besoin de concentration pour ne pas la rater ! Je voudrais tant être appréciée... Car c'est quand même un sacré défi qu'on s'est lancé : et en ce qui me concerne, chanter au mégaphone, ciel, ce n'est pas joué d'avance !

Gonzague. – J'ai vu qu'il y a déjà des clients qui nous attendent, tout excités ! Ils font semblant de se promener, mais ça se voit bien qu'ils guettent l'ouverture, c'est fou ça ! *(Il finit sa cigarette, écrase le mégot.)*

Anouk. – On a beau dire, notre complicité dérange. Notre bonheur est un malheur pour ceux qui n'ont pas trouvé leur bonheur, d'où les lettres !

Clarisse. – Mais ils devraient simplement faire comme nous : en allant à la mer, tout redevient clair ! C'est vrai que ce fut pour nous le grand bain de la vérité... et la pêche aux idées miraculeuses, quand je réfléchis avec du recul.

Anouk. – *(sans y croire au plus profond d'elle-même)* Oui, tu as raison.

Gonzague. – Bon, on y va ?!

Clarisse s'empare du mégaphone.

Gonzague. – Prête, Clarisse, pour chanter notre annonce d'ouverture ? Et toi, Anouk, c'est O.K. pour la harpe ?

Anouk. – Oui, je vais même innover... Mais ce n'est pas trop dur, vu ma prédisposition avérée pour les instruments de musique.

Clarisse. – Ça a beau faire une semaine que je chante les mêmes paroles, il n'empêche que je ressens toujours une très vive émotion !

Anouk. – Tant mieux, par là t'est offerte une formidable occasion de créer !

Gonzague. – *(énervé)* Oui, « créer », c'est exactement ce qu'il nous fallait, allez, commençons !

Clarisse. – Oui, vous avez raison, il faut toujours se sentir vierge de tout. Mais je ne sais pas si je vais y arriver... Après tout, je ne suis pas chanteuse...

Gonzague. – Bon, là, moi, je manque de patience... quand bien même je sais que tout trouve toujours une solution... même si c'est dans les dix ans qui suivent ! Bon, on y va ?!

Anouk. – *(à Gonzague)* Attends deux secondes, Gonzague, ce n'est bon de garder en soi une inquiétude... *(à Clarisse)* Il faut que tu aies l'impression, Clarisse, que quelqu'un d'autre chante en toi, un peu comme si c'était « tout le monde » à la fois ! Et ça, ça va te rendre solennelle et forte !... D'accord ? D'ailleurs, tu étais très bien hier, vu les applaudissements ! C'est peut-être bien déjà de la grâce !

Clarisse. – Vraiment ? Tu ne dis pas ça pour me rassurer...

Gonzague. – Bon, vous n'allez pas vous dire la même chose tous les jours ?! Hop, j'enlève la chaîne !

Anouk. – Mais quand je repense à cette nouvelle lettre...

Gonzague. – Putain, Anouk, il y a des gens qui attendent !

Anouk. – Mais pourquoi est-ce si difficile d'être différent ? Et pourquoi est-ce plus risqué et plus dangereux de l'être ?

Gonzague. – STOP !

Gonzague enlève la chaîne qui empêchait l'accès à la terrasse du café. Les clients affluent comme on entrerait dans une église pour un mariage, en se mettant à plusieurs sur chaque table. Une fois que tout le monde est installé, Clarisse commence à chanter les paroles ci-après, le but étant de charmer le public et les passants. Et la harpe d'Anouk l'accompagne pour que le bonheur soit complet. Quant à Gonzague, il joue... le placeur.

Clarisse. – *(chanté au mégaphone)*

Toi qui es de passage au Bois-moi,

Toi qui cherches à ce que ton sourire dépasse de ton visage,

Viens donc t'asseoir comme on s'agenouille,

Ici, les tables sont des parterres qui fleurissent de bouteilles,

Vois la géométrie des lieux qui te prend dans ses lignes, qui te porte,

Des couleurs t'irriguent, t'irisent déjà,

Décante de suite ton intérieur, toi le stressé,

Car tout tend toujours à être liqueur, toi inclus !

Et prends le temps d'être Humain, oui le temps d'être Humain !

Assieds-toi maintenant, ici, comme on se prend la main,
 Vois tout ce qui se fait partout sans toi et qui pourtant te concerne,
 Tel est le reflet de ce « monde qui est » et de ce que toi, tu seras,
 Travaille donc à cette rencontre, sois résonance, transmets !
 Et goûte à la beauté de servir la Grâce, oui la Grâce !

Aie aussi conscience que ma poésie de combat est un charme,
 Aie confiance en ton âme servante
 Qui te prend par la main et qui te fait tendre les bras,
 Fais le vide en toi pour avoir le plein de vie,
 Le plein de vie que tu vas trouver au Bois-moi,

(plus enlevé) Ne sois plus que création et conscience en action,
 Répétez... *(l'assemblée répète)*
(avec vibrato) ET TU SERAS LÉGER DE TOI-MÊME,
 Oui, léger de toi-même !

Allez, rafraîchis-toi maintenant à notre fontaine
 Et lave-toi de tes ennuis, oui lave-toi de tes ennuis,
 Puis expire à fond, reprends ton souffle,
 Cela, fais-le trois fois ! *(l'assemblée le fait trois fois)*
 Et dis « ô, ô, ô » !
 Allez, ensemble... *(l'assemblée le répète avec Clarisse)* ô, ô, ô,
 Sortent ainsi de tes poumons
 Les termites de ton égoïsme,
 Les clous de tes émotions,
 Les moisissures de tes hésitations,
 Le guano de tes préoccupations
 Et le cyclone de tes misères !
 ET SI TU N'ES PAS ICI ET MAINTENANT SOULAGÉ,
 Demain recommencera cette communion,
 C'est pourquoi félicite-toi ou passe ton chemin !

Gonzague. – *(joyeux, à tous)* POUR TOUS LES VEINARDS QUI SE
 SENTENT BIEN, NOUS SOMMES À VOTRE SERVICE ! ET SI AUCUN

PRIX N'EST FIXÉ, C'EST PARCE QUE VOUS PAYEREZ JUSTE CE QUI
 VOUS PARAÎT JUSTE DE PAYER !!

*Gonzague allume une nouvelle cigarette et, à ce moment précis, une
 bombe explose. Noir. Un temps.*

Une voix off. – *(s'adressant au public qui est plongé dans le noir)* Suite
 au drame auquel vous venez d'assister, nous vous invitons à vous recueillir
 une minute afin de laisser en vous, nous l'espérons, un souvenir positif et
 vitalisant des trois personnes dont vous venez de suivre l'histoire. Merci.

*Remarque : les comédiens ne viendront pas saluer le public, à moins que
 cela soit réalisé dans un univers décalé, étrange ou onirique, en tout cas
 en faisant la part belle au mystère.*

Fin.

**IMPORTANT : Bien que cette pièce soit téléchargeable
 gratuitement, veuillez SVP à respecter la loi quand à sa
 diffusion non autorisée (afin de ne pas nuire à son
 édition) et à vous mettre en conformité avec les droits
 d'auteurs à envisager pour sa représentation.**